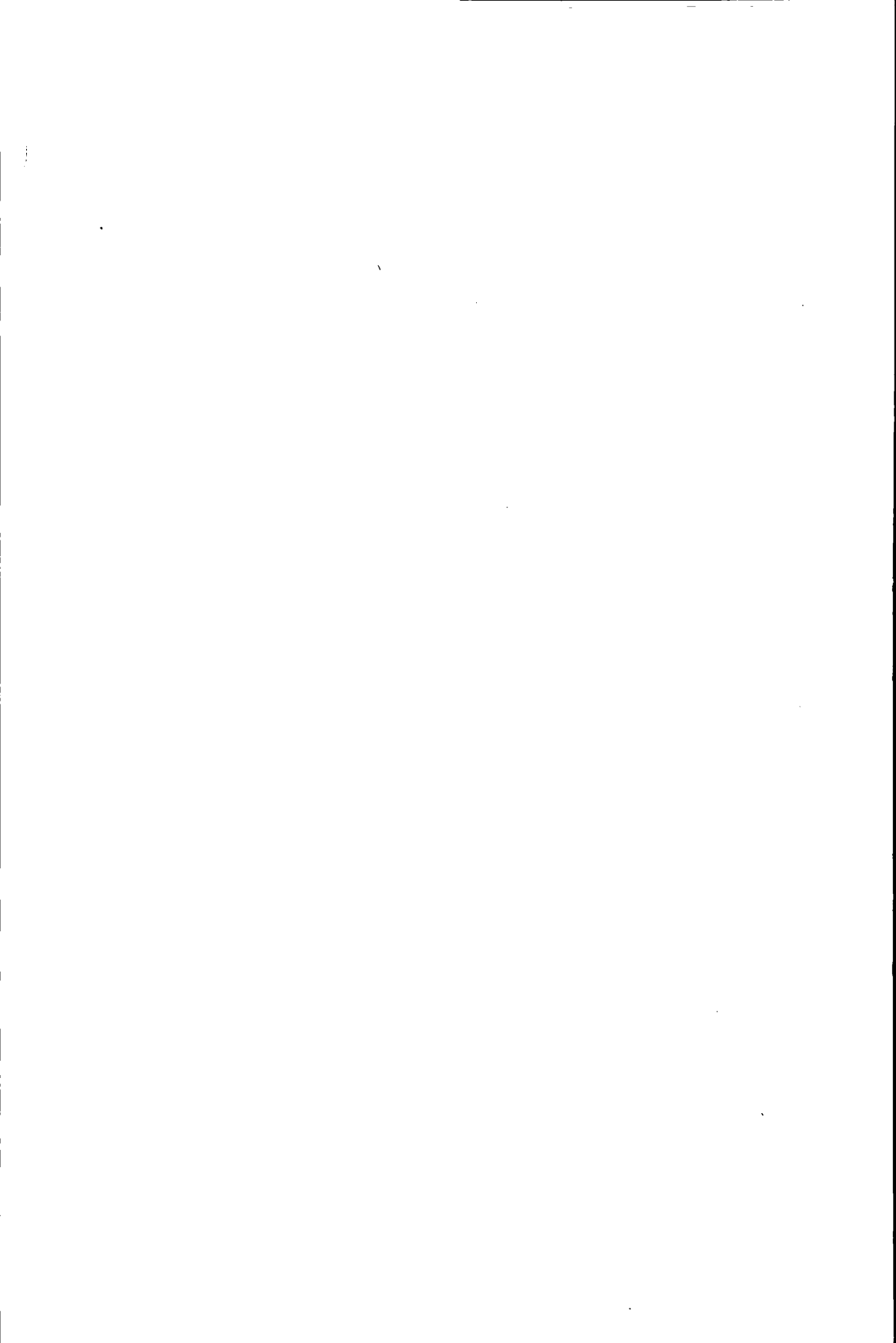


~ ~ ~

Varia



Henri TOULOUZE
Bibliographe

LA TRAGÉDIE DE L'HOMME ET LA FRANCE

Cinq traductions publiées, fragmentaires ou complètes, en une ou plusieurs versions, une dizaine de tentatives de traduction non publiées, deux présentations théâtrales originales, trois retransmissions radiophoniques, une lecture publique, une cinquantaine d'articles en langue française, sans compter tous les projets avortés avant d'avoir vu le jour, voilà un inventaire à la Prévert déjà riche pour une oeuvre inconnue du grand public en France. La mise en scène de Roger Vial que nous avons pu voir ce printemps au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, est le maillon le plus récent mais sûrement pas le dernier dans la chaîne de connaissance de ce chef d'oeuvre universel.

Le premier Français «connu» qui s'intéresse à la *Tragédie de l'Homme* est le journaliste Ludovic Rigoudaud. Lors d'un voyage d'études à Presbourg (le Pozsony des Hongrois), il lit cette oeuvre qui le séduit au point de la traduire immédiatement du hongrois.¹ Le 12 octobre 1863, par l'intermédiaire de l'éditeur, il demande à Madách l'autorisation de publier sa traduction.² Celui-ci reçoit la lettre très tard, et ce n'est que le 17 février 1864 qu'il lui répond positivement, mais en vain.³ Rigoudaud avait déjà quitté Presbourg et nous perdons sa trace ainsi que la traduction qui reste inconnue. Les deux courriers sont aujourd'hui au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale hongroise.

Un Hongrois vivant à Paris, Sándor Alvinczy, essaie de faire connaître la pièce. A cette époque, il est secrétaire de l'écrivain français Jules Clarétie, qui projette de présenter des chefs-d'oeuvre de la littérature étrangère au public parisien. Alvinczy lui conseille Madách.⁴ Ede Paulay, le dramaturge hongrois créateur de la première mise en scène, avait préparé un projet et Lajos Podhorszky, un linguiste au caractère fantasque, avait, dès 1878, traduit en vers la *Tragédie de l'Homme* pour que les Français la connaissent.

¹ Les références précises de toutes les traductions se trouvent à la fin dans la première partie de la bibliographie.

² Voir document n° 2, à la fin de l'article.

³ Voir document n° 2, à la fin de l'article.

⁴ A szellemi élet Párisban (*La vie spirituelle à Paris*), Miskolc, 1896, 257

Mais Jules Clarétie, directeur de la Comédie Française depuis 1885, recule devant la difficulté de mise en scène de cette pièce. Szinnyei présente cette traduction dans son oeuvre monumentale sur la littérature hongroise, et de plus elle est attestée dans une lettre que le neveu du traducteur adresse à Birkás.⁵ Podhorszky a sûrement traduit l'oeuvre entière; lors de ses séjours à Paris, il fréquente les milieux littéraires avec l'espoir de la faire jouer. Actuellement le manuscrit reste introuvable. Jules Clarétie, influencé par Alvinczy mais aussi par la communauté des Hongrois émigrés à Paris, éprouve une véritable attirance pour la Hongrie. Il écrit en 1884 *Le Prince Zilah, roman parisien*.⁶ Jusqu'à la fin du siècle, cette oeuvre connaît plus de 50 réimpressions. Il est tiré du roman une pièce en cinq actes⁷ qui est donnée à Paris, au Gymnase Dramatique le 28 février 1885.

Il faut attendre 1881—82 pour lire la première traduction imprimée dans le journal *Gazette de Hongrie* de Budapest, dirigé par Amédée Saissy. Provençal, journaliste, lecteur à la Faculté des Lettres de Budapest, il vécut plusieurs années dans la capitale hongroise et traduisit de nombreuses oeuvres hongroises en langue française. La *Gazette* publie dans son supplément *Revue Hongroise* édité par l'Académie des Sciences de Hongrie cette traduction due à Bálint Varga,⁸ professeur de lycée, historien de la littérature et traducteur littéraire, qui a par ailleurs traduit en hongrois des oeuvres de Boileau, de La Fontaine, et la Chanson de Roland. Sa traduction de la *Tragédie de l'Homme* est fragmentaire: seuls huit tableaux sont traduits intégralement, les autres ne sont que résumés, et le tableau *Prague II* manque. L'article de présentation, de la plume d'Amédée Saissy, semble plus intéressant que la traduction elle-même. Il présente la genèse du drame, l'auteur et son entourage, décrit la correspondance avec Arany, et place *La Tragédie de l'Homme* au rang des grandes oeuvres universelles. La *Gazette* étant le journal des lecteurs francophones de Hongrie, la traduction ne reçoit guère d'écho en France.

En Hongrie, la première représentation de *La Tragédie de l'Homme*, dans la mise en scène d'Ede Paulay, a lieu le 21 septembre 1883. La première

⁵ BIRKÁS, Géza: *Az ember tragédiája és a franciák (La Tragédie de l'Homme et les Français)*, Budapest, 1942, *Az Irodalomtörténet füzetei*, n° 8.

⁶ CLARÉTIE, Jules: *Le prince Zilah, roman parisien* — édition E. Dentu, Paris, 1884, in —12°, 438

⁷ CLARÉTIE, Jules: *Le prince Zilah, pièce en cinq actes* — édition E. Dentu, Paris, 1885, in —8°, 142

⁸ Voir note n° 1

critique française de cette mise en scène paraît dans la *Revue Internationale* le 31 janvier 1884. L'article, intitulé *Lettre de Budapest*, est signé de Janka Wohl,⁹ surtout connue pour une biographie de Liszt.¹⁰

En 1883, Vilma Vadnay s'essaie à son tour à la traduction de *La Tragédie de l'Homme*, à la demande de Juliette Adam-Lambert, à qui elle remet un manuscrit fragmentaire. Juliette Adam en parle dans son livre:¹¹ elle pense que les Français riraient de la période révolutionnaire. Mais selon elle, mademoiselle Vadnay a bien su rendre cette oeuvre quelque peu outrancière mais merveilleuse.

István Gergely, dans le *Nemzeti Újság* du 4 avril 1930, note que le prince Bojidar Karagéorgévitch (1861—1908), neveu du roi Pierre de Serbie, a traduit l'oeuvre de Madách avant la première guerre mondiale.¹² Sans qu'on puisse l'affirmer, il s'agit probablement d'une reprise de la traduction de Podhorszky. Ce dernier est le précepteur des enfants de Sándor Karagéorgévitch, oncle de Bojidar. Il est possible qu'il ait demandé à Bojidar Karagéorgévitch de présenter sa traduction, et si cette hypothèse est exacte, celui-ci l'a vraisemblablement remaniée.¹³ Il connaît plus ou moins la langue hongroise et s'est surtout fait un nom pour la traduction de *Rêve et Vie* de Jókai. Nous ne savons rien des raisons pour lesquelles la pièce n'a pas été jouée ni la traduction publiée.

Edouard Sayous, ce grand vulgarisateur de la Hongrie en France, historien, diplomate de l'ombre, écrit la première étude en France sur la *Tragédie*. Il publie à Paris, dans la *Revue Chrétienne* d'octobre 1894, un article intitulé: „Madách, poète hongrois et sa Tragédie humaine.”¹⁴ Il présente Madách comme «un poète des illusions perdues».

En 1942, le professeur Géza Birkás de Pécs relève dans un article quelques autres tentatives, restées à l'état de manuscrits.¹⁵ Dans un livre paru à Budapest en 1933, le metteur en scène hongrois Antal Németh note, pour sa part, l'absence des théâtres français.¹⁶

⁹ WOHL, Janka: «Lettre de Budapest (sur Madách)», *Revue internationale*, Paris, 31 janvier 1884, tome I.

¹⁰ WOHL, Janka: *François Liszt. Souvenirs d'une compatriote* — édition Paul Ollendorff, Paris, 1887, 294

¹¹ ADAM, Edmondné (LAMBERT, Juliette): *A magyarok hazája (La patrie des Hongrois)* — Budapest, 1885, 18

¹² GERGELY, István: „Madách és az exportdráma” («Madách et le drame exporté») — *Nemzeti Újság*, 4 avril 1930.

¹³ Narodna Enciklopedija, volume n° 2, 261

¹⁴ SAYOUS, Edouard: «Madách, poète hongrois et sa tragédie humaine» — in *Revue chrétienne*, Paris, octobre 1894, 260—269.

¹⁵ Voir note 5

¹⁶ NÉMETH, Antal: *Az ember tragédiája a színpadon (La Tragédie de l'Homme sur la scène)*, Budapest, 1933.

La première traduction conçue en France est l'œuvre de Charles de Bigault de Casanove.¹⁷ Elle paraît en 1896 dans *Mercure de France*, la revue littéraire des écrivains symbolistes créée en 1890 par Alfred Vallette, puis, la même année, sous forme de livre, dans la maison d'édition du même nom, créée également par Vallette. Charles de Bigault de Casanove, professeur d'histoire à Paris puis à Nantes, connaît les langues scandinaves et le hongrois. Il traduit *Empereur et Galiléen* d'Ibsen, *Mademoiselle Julie* de Strindberg, quelques poèmes de Petőfi et la tragédie *Bánk Bán* de Katona.¹⁸ Il écrit aussi quelques études littéraires, notamment sur le domaine hongrois. Ayant pris sa retraite, il se réinstalle à Paris et fréquente le cours d'Ignace Kont à la Sorbonne. Ce dernier, missionnaire de la littérature hongroise en France, est un découvreur de talents. Il met Bigault sur les rails des œuvres hongroises. Celui-ci fournit une traduction en prose de *La Tragédie de l'Homme* qui, bien que présentant peu de valeur littéraire, donne cependant une bonne idée du texte de Madách. Henri Trochon lui décerne le titre de «bon magyarisant». L'écrivain dramatique renommé Louis Dumur écrit dans le *Mercure de France* une préface à cette traduction, dans laquelle il s'étonne que les Français n'aient pas remarqué ce chef d'œuvre du romantisme tardif. La presse hongroise et française en rend largement compte.¹⁹

Trois ans après, Raoul Chélar, qui connaît bien le hongrois, écrit dans le *Mercure de France* un article intitulé «Sur le caractère national de la littérature hongroise».²⁰ Il note que les Français ne peuvent pas s'intéresser à la littérature hongroise, car elle est trop nationaliste, sauf *La Tragédie de l'Homme*. Après 1918, Raoul Chélar, qui se faisait auparavant appeler János Zrínyi, devint pro-tchèque et violemment hungarophile.

Les années 90 du siècle passé voient les premières tentatives de mise en scène de *La Tragédie de l'Homme*. Le 26 juin 1892, le *Fővárosi Lapok* dit que, selon les informations du Figaro, le directeur de théâtre parisien Porel conçoit le projet d'une représentation; mais celle-ci ne sera pas réalisée. Dezső Malonyai, correspondant du *Budapesti Hírlap* annonce en quelques lignes, le 29 septembre 1898, que le théâtre de la Porte Saint-Martin fait une deuxième tentative, tout aussi infructueuse.

¹⁷ Voir note n° 1.

¹⁸ BIGAULT DE CASANOVE, Charles de: «Bánk Bán — tragédie historique en cinq actes» traduite par . . . in *Revue de Hongrie*, Budapest, juillet-septembre 1908, tome 1—2, n° 5—6—7, repris en livre, édition Honoré Champion, collection Bibliothèque hongroise de la Revue de Hongrie, n° 1, Paris, 1910, 194

¹⁹ MORVAY, Győző: *Budapesti Szemle*, 1897

HUSZÁR, Vilmos: *Magyar Nemzet*, 1896 n° 333

KONT, Ignace: *Revue critique*, 1897

KONT, Ignace: *L'Étranger*, 1897, n° 6—8

²⁰ CHÉLAR, Raoul: «Sur le caractère national de la littérature hongroise» — (signé: Zrínyi János), in *Mercure de France*, Paris, novembre 1899.

L'écrivain francophile Zsigmond Justh avait le projet d'éditer en langue française les oeuvres les plus représentatives de la littérature hongroise, mais sa mort précoce l'empêche de réaliser son rêve. Toutefois, sous son impulsion, Emma Némethy, dite Jean de Néthy publie *Ballades et Chansons populaires*²¹ en 1891, et le comte Melchior de Polignac *Poésies hongroises*²² en 1896.

De son côté, Guillaume Vautier s'attaque à son tour à la traduction de l'oeuvre de Madách.²³ Arrivé en Hongrie à l'âge de 12 ans pour être le compagnon de jeu du jeune baron Simon Révai, il apprend la langue hongroise, passe le baccalauréat et suit des études de commerce à Budapest.²⁴ Entré dans la carrière consulaire, il est en poste en Hongrie, en Autriche et en Russie, cependant, il garde les yeux tournés vers son pays d'adoption où il compte tant d'amis. Il écrit un livre sur la vie économique de ce pays et traduit des oeuvres littéraires hongroises, notamment de Zsigmond Justh²⁵ et de Minka de Czóbel.²⁵ Dès 1888, la traduction de Vautier est prête, mais la mort de Justh en 1894 la remet dans les cartons jusqu'en 1931, où elle paraît en co-édition à Budapest et à Paris, à l'initiative de Joseph-Louis Fóti, un des pionniers des relations littéraires franco-hongroises de l'entre-deux-guerres. Celui-ci, après une anthologie de nouvelles²⁷ et la poésie d'Ady,²⁸ publie *La Tragédie de l'Homme*.

La traduction est d'assez bonne facture, plus fidèle au contenu que les précédentes. Certains passages en vers donnent une assez bonne idée des qualités poétiques de l'original même si le rendu poétique général laisse à

²¹ NÉTHY, Jean de (NÉMETHY, Emma): *Ballades et chansons populaires de Hongrie* — édition Lemerre, Paris, 1891, VI—164

²² POLIGNAC, Melchior de: *Poètes hongrois — poésies magyares* recueillies par . . . , et précédées d'une notice sur la poésie hongroise, préface de François Coppée, édition Paul Ollendorff, Paris, 1896, XXXI—321

²³ Voir note n° 1.

²⁴ BIRKÁS, Géza: «Guillaume Vautier» — in *Irodalomtörténet*, Budapest, 1938.

²⁵ JUSTH, Zsigmond: *Le livre de la pousta* — nouvelles traduites par Guillaume Vautier, Paris, 1892, 263 in—16°

²⁶ CZÓBEL, Minka: «Angélus à tout jamais, face à face avec Dicu» — poésies traduites par Guillaume Vautier, in *Revue de Hongrie*, Budapest, décembre 1908, tome II, n° 10, 573—578

²⁷ FÓTI, Joseph-Louis: *Anthologie de nouvelles hongroises* — édition de la Librairie française, Budapest, 1929.

²⁸ FÓTI, Joseph-Louis: *André Ady, grand poète magyar* — traduction de . . . , édition de la Librairie française, Budapest, 1930, 60

redire. Comme pour Bigault de Casanove, la presse hongroise et française fait une grande place au livre.²⁹ Dans une critique littéraire du *Pesti Hírlap*³⁰, le 20 septembre 1931, l'écrivain Kosztolányi en parle en ces termes :

«Elle ne contient aucun malentendu, ni négligence . . . le poète hongrois sort de cette épreuve avec honneur. Souvent, même, nous découvrons des beautés nouvelles . . .»

Guillaume Vautier confie son texte à l'écrivain français Claude Farrère sous forme manuscrite, et en 1926, lors d'un passage à Budapest, celui-ci en parle chaleureusement dans une conférence et dans un interview au journal *Pest Hírlap*.³¹ Elek Krepelka, dans un article³² du journal *Híradó* de Pozsony en 1926, note que Claude Farrère veut faire mettre en scène la pièce à Paris avant cinq ans. Mais Claude Farrère, de retour à Paris, ne reparla plus jamais de cette oeuvre. Antal Németh, pour sa part, relève:³³ «La traduction est fidèle, elle a de l'aisance et de l'allure, nous osons donc espérer que la France, grande admiratrice de tout ce qui est beau, ne refusera d'accueillir favorablement *la Tragédie de l'Homme*, chef d'oeuvre de Madách.»

Monsieur Lipót Molnos-Müller, chargé de cours à l'École des langues vivantes orientales, et qui devint le premier directeur de l'Institut Culturel Hongrois de Paris, met *La Tragédie de l'Homme* et sa place dans la littérature universelle au programme de son enseignement de l'hiver 1933—34. A sa suite, son ami János Hankiss fait en 1934 une série de conférences sur le même thème en France et en Belgique.³⁴ Il commence à Bruxelles à l'aide de projections des illustrations de Mihály Zichy et des projets de scène d'Antal Németh. Grall, comédien du théâtre universitaire, déclame la scène du *Phalanstère*. Sous la présidence du doyen René Hubert, il continue à Lille. La conférence la plus importante a lieu le 23 avril 1934 à la Sorbonne, sous la présidence de Fernand Baldensperger, auteur d'un remarquable article sur la pièce. Les professeurs Marcel Cohen, Villat, Van Tieghem et Aurélien Sauvageot, le metteur en scène Gaston Baty sont présents. Il faut noter que Baldensperger conclut son discours en disant que la solution pour la mise en

²⁹ SZEGŐ, André: «Un chef d'oeuvre hongrois, La tragédie de L'Homme de Madách» — *Nouvelle revue de Hongrie*, 1932. Az Ember tragédiája franciául — *Nemzeti Újság*, 1931, n° 140 *Literatura*, 1931, Magyar Hírlap, 1931, n° 150, Pesti Hírlap, 1931, n° 185. SZEGŐ, Endre: „Az Ember tragédiája franciául» — *Debreceni Szemle*, 1932, BRION, Marcel: *Marseille Matin* 25 octobre 1933, TRONCHON, Henri: *Revue des études hongroises*, 1933

³⁰ KOSZTOLÁNYI, Dezső: „Madách franciául” («Madách en français»), *A Pesti Hírlap Vasárnapja*, 20 septembre 1931.

³¹ «Interview»: *Pesti Hírlap*, 5 décembre 1926.

³² KREPELKA, Elek: «Az „Ember Tragédiája” szlovák bemutatója a pozsonyi színházban» («La représentation slovaque de «La Tragédie de l'Homme» dans le théâtre de Pozsony») — *Híradó*, Pozsony, 1926, n° 275

³³ NÉMETH, Antal: voir note n° 16

³⁴ «Emerich Madách et la «Tragédie de l'Homme» dans les universités françaises» — *Revue des études hongroises*, 1934, 151

scène est le cinéma. Il faudra attendre ces dernières années pour que cette vision de Baldensperger soit réalisée. Puis c'est Rennes et la tournée s'achève à Besançon.

Un bon nombre de spécialistes de la littérature française écrivent dans de nombreuses revues françaises ou hongroises aussi à cette époque.³⁵

Henri Bidou conclut un article dans le journal *Le Temps*,³⁶ par ces mots : « . . . Adam est las de voir l'avenir. Lucifer le réveille. Une dernière scène le réconcilie avec Dieu. 'Pouvoir choisir entre le bien et le mal, quelle grâce infinie!' dit le chœur céleste. 'Lutte et aie confiance', dit le Seigneur. 'Celui qui s'efforce, nous pouvons le sauver', avaient dit les anges dans Faust. C'est que Faust est une philosophie. *La Tragédie de l'Homme* est un cri de détresse . . . »

Mais rien n'y fait, l'œuvre reste à la porte des théâtres. Une exception pourtant en 1937: Géza Blattner, pionnier du théâtre de marionnettes hongrois émigré à Paris en 1924, directeur de la Compagnie de l'Arc-en-Ciel, présente *La Tragédie de l'Homme* au cours du festival de marionnettes organisé dans le cadre de l'Exposition Universelle de Paris. Le(s) peintre(s) Zsigmond Cselényi-Walleshäusen (Sigismond de Walle) et Fernand Pignatel adaptent l'œuvre de Madách aux exigences de cet art, et une vingtaine d'artistes hongrois composent décors et costumes. A l'exception de la scène 10 (*Kepler II*), tous les tableaux figurent dans ce spectacle qui dure deux heures et dont Blattner réalise un enregistrement sur disque. Les scènes historiques et utopiques sont réduites à un dialogue entre Adam et Lucifer, les autres personnages, y compris Eve, sont muets. D'après les témoins, c'est un spectacle distrayant, mais ayant peu de rapport avec l'original. Les instigateurs, au-delà de leur propre plaisir, ont pour but de convaincre des metteurs en scène de se lancer dans l'aventure. En 1937, le poète hongrois Jenő Mohácsi, auteur d'une traduction en allemand de *La Tragédie de l'Homme*, qui assiste à la représentation parisienne, en fait une bonne critique dans le *Pesti Napló* de Budapest.³⁷ Nous apprenons dans son article que Paul Valéry, parrain de la représentation, s'y intéresse vivement.

Aurélien Sauvageot aborde la question de *La Tragédie de l'Homme* dans son livre *Découverte de la Hongrie*³⁸ paru à Paris en 1937:

«L'homme de Madách, arraché malgré lui à la négation suprême qui le conduisait au suicide, ne se résigne qu'en se refusant désormais à penser davantage à son destin . . . Son pessimisme s'accorde avec l'amertume qui empoisonne bien des âmes hongroises d'aujourd'hui. Lutter, rester à vivre dans un monde sans finalité, en se fiant à l'instinct vital plus fort que la raison pour conserver les nations en péril, telle est la leçon que les spectateurs viennent puiser dans ce chef d'œuvre du théâtre hongrois».

³⁵ Voir la bibliographie sur les études littéraires.

³⁶ BIDOU, Henri: «Le Faust hongrois», *Le Temps*, Paris, 7 mars 1934.

³⁷ MOHÁCSI, Jenő: „Az ember tragédiája — francia bábjáték formájában” («La Tragédie de l'Homme — sous forme de guignol français»), *Pesti Napló*, 1937, n° 161, 22

³⁸ SAUVAGEOT, Aurélien: *Découverte de la Hongrie* — édition Fernand Alcan, Paris, 1937, 240

En somme, il pense que la sombre tragédie du sort humain madachien correspond bien au sort du peuple hongrois de l'époque.

En Belgique, Léo Lederer, un écrivain, cherche à faire jouer *La Tragédie de l'Homme*. Le 13 décembre 1938, dans un cercle littéraire, Germaine Lavallée dit une scène que la presse bruxelloise remarque.³⁹

A la veille de la seconde guerre mondiale, Lipót Molnos-Müller, dont nous avons parlé précédemment, négocie la présentation du poème dramatique avec des directeurs de théâtre français, et même avec le directeur de la Comédie Française. Il présente la traduction de Vautier, mais les théâtres posent deux conditions: Les décors et les costumes doivent être assurés par des mécènes, et la pièce devra être remaniée au goût français. Une première ébauche est entreprise avec l'aide de plusieurs écrivains. Joseph, le frère cadet de Frigyes Karinthy, y participe notamment en traduisant une ou deux scènes.⁴⁰ Il essaie de rendre le texte dans une langue parisienne populaire. Mais la guerre met fin à ses projets.

En 1942, en conclusion de son article, Géza Birkás espère qu'après la guerre la muraille de Chine s'abattra et que l'oeuvre de Madách trouvera la France.⁴¹

L'après-guerre voit les choses évoluer avec la parution de deux excellentes traductions, de parti-pris littéraire différents.

Roger Richard, né en 1917, élève d'Aurélien Sauvageot et collaborateur de l'Institut Hongrois, compte parmi les grands poètes-traducteurs de la poésie hongroise. Il exécute en 1946 une première traduction abrégée de la pièce pour la radiodiffusion⁴². Il est à noter que dans les années 50, Roger Richard fut l'un des propagandistes du théâtre radiodiffusé. C'est le musicien hongrois Tibor Harsányi qui compose la musique. A notre connaissance, trois émissions ont lieu: la première en septembre 1946 à la Radiodiffusion française, puis en novembre de la même année au studio de Lausanne de la Radiodiffusion suisse. Une troisième émission est entendue sur les ondes de la Radiodiffusion française en juin 1948. Roger Richard explique sa position dans la revue *France-Hongrie* en 1961:⁴³

«Je tiens qu'une traduction intégrale en vers français eût par trop écarté de la fidélité souhaitée à l'esprit profond de l'oeuvre».

³⁹ *Gazette*, 15 décembre 1938.

Le Soir, 16 décembre 1938.

L'Indépendance belge, 17 décembre 1938

Aujourd'hui, 18 décembre 1938.

La Nation belge, 18 décembre 1938.

⁴⁰ Ce fait m'a été confirmé par Pierre Karinthy, son fils.

⁴¹ Voir note n° 5.

⁴² Voir note n° 1.

⁴³ RICHARD, Roger: «Un chef d'oeuvre universel de la littérature hongroise», *France-Hongrie*, Paris, 1961, n° 70, 48 -54

En 1962, Ladislav Gara publie un extrait versifié de l'oeuvre dans son *Anthologie de la Poésie Hongroise*.⁴⁴ C'est la première étape du travail d'adaptation de Jean Rousselot qui aboutira à l'édition d'un nouveau texte en 1966.⁴⁵ Ce dernier, né en 1913 est poète, romancier, essayiste. Il a contribué à présenter au public français de nombreux auteurs hongrois, dont Attila József et Gyula Illyés, Jean Rousselot est le premier traducteur français de *La Tragédie de l'Homme* qui ne parle pas hongrois. C'est un travail fécond de polissage avec Ladislav Gara qui lui permet de réaliser cette traduction-chef-d'oeuvre. Il donne dans sa préface des indications sur la méthode qu'il a employée pour résoudre les problèmes prosodiques, en choisissant pour chaque personnage un langage rythmique propre.

Dans le document distribué lors de la conférence de presse de présentation de la mise en scène du Conservatoire, le 17 mars 1992,⁴⁶ Jean Rousselot expose à nouveau sa conception:

« . . . Etablir cette version à partir d'une traduction brute de feu mon ami Ladislav Gara ne fut pas une mince affaire. Il fallait non seulement qu'elle gardât l'allure poétique de l'original, mais qu'elle en respectât le sens. Adoptant, pour équivaloir à l'iambe hongrois, un décasyllabe blanc qui ne répugnât pas ici ou là à assonancer ou rimer, j'avais à craindre la monotonie si je donnais une scansion unique à ce vers; je l'ai donc volontairement distribué en tenant compte de la nature des scènes et du caractère des personnages . . . »

Malgré la parution de la traduction de Roger Richard, puis de celle, excellente, de Jean Rousselot, on ne reparle vraiment de *La Tragédie de l'Homme* que dans les années 80 où de nombreuses idées germèrent pour se concrétiser aujourd'hui. En 1984, sur l'initiative de Georges Baal une lecture partielle de l'adaptation de Jean Rousselot est donnée au Centre Pompidou devant un public fervent.

Puis cette année, la première mise en scène en costumes et décors, par Roger Vial, est offerte au public parisien par le Conservatoire National d'Art Dramatique dirigé par Jean-Pierre Miquel. Vous pourrez lire ci-après la critique de ces représentations par Erzsébet Hanus.

Souhaitons longue vie à *La Tragédie de l'Homme* en France. De Rigoudaud à Rousselot, un grand nombre de Français ont tout fait pour la faire connaître à leurs compatriotes. Que leurs efforts soient récompensés à leur juste mérite, l'oeuvre en vaut la peine.

⁴⁴ GARA, Ladislav: *Anthologie de la poésie hongroise* . . . Le Seuil, Paris, 1962, 184—188

⁴⁵ Voir note n° 1.

⁴⁶ *Madách en France*: document de la Conférence de presse édité par l'Institut culturel hongrois le 17 mars 1992.

⁴⁷ HANUS, Erzsébet: «Ironikus és kritikus játék» («Un jeu ironique et critique») — *Pesti Hírlap*, Budapest, 7 avril 1992, 11

Traductions de la tragédie de l'homme

- Traduction de Ludovic Rigoudaud, (non publié, 1863?)
Nous ne reprendrons pas ici les autres tentatives citées dans le corps de l'article.
- Traduction Bálint Varga, avant-propos Amédée Saissy, publiée par la Gazette de Hongrie dans son supplément *Revue hongroise*, éditée par l'Académie des Sciences de Hongrie, Budapest, 1881, n° 81, 82, 83, 84, 1882, n° 1, 2, 3, 4.
- Traduction Charles de Bigault de Casanove, préface Charles Dumur, in *Le Mercure de France*, Paris, 1896, tome 19, 13—48, 294—336, 405—440 et tome 20, 80—89
- Traduction Charles de Bigault de Casanove (même que précédemment), préface du traducteur, éd Société du Mercure de France, Paris, 1896, XII—254
Deux éditions.
- Traduction Guillaume Vautier, préface Georges Louis Fóti, co-édition Librairie française de Budapest—Piccart, Budapest—Paris, collection Les cent chefs d'oeuvre de la littérature hongroise n° 3, 1931, 252
- Traduction-adaptation pour la compagnie Arc-en-Ciel (théâtre de marionnettes) dirigée par Géza Blattner, par Zsigmond Cselényi—Wallehsausen et Fernand Pignatel, non publié, Paris, 1937
- Traduction par Roger Richard, non publié, Paris, 1946
Traduction réduite et adaptée pour la radio.
- Poème dramatique traduit du hongrois par Roger Richard, préface de Marcell Benedek, jaquette et reliure Klára Papp, édition Corvina, Budapest, 1960, 271
Traduction précédente complétée.
- Poème dramatique traduit et adapté par Ladislav Gara et Jean Rousselot, in Anthologie de la poésie hongroise établie par Ladislav Gara, Paris, 1962, 184—188
Parution d'un fragment de l'oeuvre qui paraîtra en 1966
- Poème dramatique traduit par Roger Richard, reprise de sa traduction précédente revue et corrigée, édition Corvina, Budapest, 1964, 305
- Poème dramatique traduit par Ladislav Gara, adapté et préfacé par Jean Rousselot, édition Corvina, Budapest, 1966, 224
- Poème dramatique traduit par Ladislav Gara et adapté par Jean Rousselot, in *Arion*, Budapest, 1968, n° 2, 176—180, illustrations János Kass.
Fait partie d'une étude sur Madách.
Voir Etudes littéraires.
- réédition de l'adaptation de Jean Rousselot, édition Corvina, Budapest, 1978, 287
- reprise de l'adaptation de Jean Rousselot, précédée de textes sur diverses créations de l'oeuvre traduits par Michel Gergelyi, édité par le Centre hongrois de l'Institut international du Théâtre, Budapest, 1986, 335, illustrations et nombreuses photos.

Autres textes de Madách

- Extraits de ses textes politiques — in Nouvelle revue de Hongrie, Budapest, Juillet 1944.
- Sur la situation — in Témoins, Zurich, automne 1956, n° 14, 24—26
- Moïse — traduction-adaptation de Jean Rousselot d'un extrait du poème dramatique, in *Arion*, Budapest, 1968, n° 2, 189—192

Etudes littéraires

Sauf exception les comptes-rendus cités dans les notes ne sont pas repris ici.

Divers

- Madách et «La Tragédie de l'Homme» — sans nom d'auteur in Gazette de Hongrie, 1884, 3ème année.
- Madách (Imre) 1823—1864 — article in Dictionnaire des Littératures de Phillipe Van Tieghem, Presses universitaires de France, collection Quadriges, Paris, 1968, volume 3, 2452—2453
- Madách Imre — article in Dictionnaire des auteurs de tous les temps et de tous les pays, édition Laffont—Bompiani, collection Bouquins, Paris, 1980, volume III, 223
- Tragédie de l'Homme (La) — article in Dictionnaire des oeuvres de tous les temps et de tous les pays, édition Laffont—Bompiani, collection Bouquins, Paris, 1980, volume VI, 465

Baldensperger Fernand

- «La Tragédie de l'Homme» et les prévisions positivistes — in Revue des études hongroises, Paris, juillet-décembre 1934, n° 3—4, 225—228

Bencze Eugène

- La Tragédie de l'Homme est-elle le Faust hongrois? — in Revue de littérature comparée, Paris, janvier-mars 1934, n° 1.

Beregi Théodore

- Imre Madách et la Tragédie de l'Homme — in Sur le chemin de l'immortalité, volume II Littérature et art dans le monde, édition Art et poésie, Nîmes, 1987, 259—262

Bidou Henri

- Le Faust hongrois — in le journal Le Temps, Paris, 7 mars 1934.
Sûrement la première étude française de fond sur l'oeuvre.
- Un cri de détresse: «La Tragédie de l'Homme» — in Revue des études hongroises, Paris, janvier—juin 1934, n° 1—2, 5—11.
Reprise de l'article du journal Le Temps

Bisztray Jules

- Emeric Madách — in Nouvelle revue de Hongrie, Budapest, décembre 1933, tome 49, 1028—1038
- Emeric Madách et «La Tragédie de l'Homme» — in Revue des études hongroises, Paris, janvier—juin 1934, n° 1—2, 12—35
- 50 ans — 500 représentations — in Nouvelle revue de Hongrie, Budapest, avril 1934, n° 4, 401—404

Brion Marcel

- Madách, La Tragédie de l'Homme — in Marseille—Matin, Marseille, 25 octobre 1933

Dobhloff Lily Baronne

- La Tragédie de l'Homme de Madách — in Nouvelle revue de Hongrie, Budapest, octobre 1934, n° 8, 316—317.

Gáldi László

- Deux nouvelles adaptations de la Tragédie de l'Homme — in Nouvelles études hongroises, Budapest, 1967, volume 2.

Hankiss János

- La Tragédie de l'Homme. L'Adam hongrois — in Revue des études hongroises, Paris, janvier—juin 1935, n° 1—4, 262—268

Juhász László

- Un disciple du romantisme français. Madách et la Tragédie de l'Homme — Etudes françaises n° 4, publiées par l'Université de Szeged, Szeged, 1931, 64

Keresztúry Dezső

- Le «Moïse» de Madách — in Arion, Budapest, 1968, n° 2, 185—189, illustrations de János Kass.

Korompay János

- La Tragédie de l'Homme d'Imre Madách en français — in Nouvelles études hongroises, Budapest, 1972, volume 7, 180—196

Lebois André

- Madách et la Tragédie de l'Homme — in Annales ESC, Paris, 1975, tome 2, n° 2, 67—89

Lotze Dieter P.

- Les fondements philosophiques de la Tragédie de l'Homme de Madách — in Revue de littérature comparée, Paris, 1986, n° 4, 427—444

Mezey László

- La Tragédie chrétienne (la Tragédie de l'Homme) — in Acta litteraria, Budapest, 1973, tome 15, fascicule 3—4, 309—326

Németh Antoine

- «La Tragédie de l'Homme» sur les scènes hongroises et *étrangères* — in Revue des études hongroises, Paris, juillet—décembre 1934, n° 3—4, 303—322

Németh Béla

- A la rencontre de deux époques (Madách) — in Acta litteraria, Budapest, 1973, tome 15, fascicule 3—4, 271—289

Pillias Emile

- Deux spectacles en plein air — in Nouvelle revue de Hongrie, Budapest, 1935, 2ème semestre, 343—...

Radó György

- Imre Madách et les Français — in Nouvelles études hongroises, Budapest, 1969—1970, n° 4—5, 208—222

Richard Roger

- Un chef d'oeuvre universel de la littérature hongroise (La Tragédie de l'Homme) — in revue France—Hongrie, Paris, 1961, n° 70, 48—54

Rousselot Jean

- Un Faust hongrois — in revue France—Hongrie, Paris, hiver 1965—1966, n° 87, 28—38
Extrait de sa préface du livre paru aux éditions Corvina, qui était sous presse.
- Jean Rousselot sur la Tragédie de l'Homme — in Arion, Budapest, 1968, n° 2, 174—176
Extrait de la préface du livre paru aux éditions Corvina en 1966.

Sayous Edouard

- Madách, poète hongrois et sa Tragédie humaine — in Revue chrétienne, Paris, octobre 1894, 260—269

Szegő André

- Un chef d'oeuvre hongrois «la Tragédie de l'Homme» de Madách — in Nouvelle revue de Hongrie, Budapest, septembre 1932, tome 47, n° 9, 175—177

Sőtér István

- Imre Madách et la Tragédie de l'Homme — in Aspects et parallélismes de la littérature hongroise, édition Akadémiai Kiadó, Budapest, 1966, 11—30
- Madách et les courants de l'époque — in Aspects et parallélismes de la littérature hongroise, édition Akadémiai Kiadó, Budapest, 1966, 31—49
- Madách et les courants de l'époque — in Acta litteraria, Budapest, 1965, tome 8, fascicule 1—2, 5—18

Tolnai Gábor

- L'anniversaire de l'auteur de la «Tragédie de l'Homme» — in *Acta litteraria*, Budapest, 1973, tome 15, fascicule 3—4, 245—268

Tronchon Henri

- Emeric Madách, *La Tragédie de l'Homme* — in *Revue des études hongroises*, Paris, janvier—juin 1933, n° 1—2, 86—87
compte rendu de la traduction de G. Vautier.

Vajda György

- L'élément européen et hongrois dans la «Tragédie de l'Homme» — in *Acta litteraria*, Budapest, 1973, tome 15, fascicule 3—4, 337—346

Waldapfel József

- Madách et Rousseau — in *A travers siècles et frontières*, édition Akadémiai Kiadó, Budapest, 1968, 328—329
— Madách et Fourier — in *A travers siècles et frontières*, édition Akadémiai Kiadó, Budapest, 1968, 330—359
— Gorki et Madách — in *A travers siècles et frontières*, édition Akadémiai Kiadó, Budapest, 1968, 360—393

DOCUMENTS

1. COMPARAISON DES TRADUCTIONS

L'ai choisi les premiers vers du poème dramatique, où Dieu parle.

En hongrois

*Be van fejezve a nagy mű, igen.
A gép forog, az alkotó pihen.
Év-millióig eljár tengelyén,
Míg egy kerékfogát újítani kell.*

Bálint Varga

Le seigneur se réjouit d'avoir achevé son oeuvre. Elle tourne la machine et il faudra des millions d'années avant qu'il soit nécessaire d'y réparer quelques rouages.

Charles de Bigault de Casanove

Le grand oeuvre est terminé et il est bon. La machine est en marche, le Créateur se repose. La roue tournera des millions d'années avant qu'il soit besoin d'y changer une dent.

Guillaume Vautier

le grand ouvrage est achevé, oui;
la machine tourne, le Créateur repose.
L'univers, désormais, évolue sur son axe:
les millions d'années se succéderont
sans qu'il faille renouveler un cran.

Zsigmond Cselényi—Wallehausen

Oui, l'oeuvre est terminée!
La machine tourne
et tournera sans arrêt,
pour l'éternité.

Roger Richard

Oui, le grand oeuvre est achevé. La machine tourne, et le créateur se repose. Elle tournera sur son axe des millions d'années avant qu'il en faille renouveler un seul rouage.

Jean Rousselot

Oui, mon ouvrage est terminé. Voilà
La machine lancée. Le créateur
peut prendre du repos. Cet univers,
Au sein des cieux bien posé sur son axe,
Des millions d'ans pourront le voir tourner
Sans que défaille un seul de ses rouages.

DOCUMENTS

2. CORRESPONDANCE Rigoudaud/ Madách

Monsieur, veuillez excuser l'indiscrétion de ma demande. Occupé dans votre pays à faire des recherches sur la littérature hongroise, votre Tragédie de l'Homme est tombée entre mes mains.

Les premières feuilles lues, reconnaissant une oeuvre de goût et de mérite, j'ai pris la peine de traduire le volume en entier et aujourd'hui que l'ouvrage est terminé quant à la question de la traduction, je viens solliciter de votre obligeance, votre approbation à sa publication prochaine, et vous prier de me dire si je puis disposer de vous pour les renseignements qui me seront nécessaires pour polir et corriger mon manuscrit.

Dès que j'aurai terminé, je prendrai la liberté d'aller moi-même vous consulter, ou si non, je vous adresserai le manuscrit, avec prière de relever les erreurs que mon peu de connaissance de votre langue a rendu inévitables.

N'ayant rien voulu terminer avant de vous consulter, j'ai préféré vous écrire ne pouvant en ce moment me déranger retenu par des occupations sérieuses. Aussitôt votre réponse reçue, je vous adresserai les demandes de renseignements sur quelques points obscurs pour moi, ainsi que les développements me paraissant nécessaires pour mon ouvrage.

Recevez, Monsieur, avec l'expression de toutes mes sympathies pour votre livre et pour votre talent, celle de mes sentiments les plus respectueux et les plus distingués. Ludovic Rigoudaud. Hôtel de l'arbre vert, 68. Presbourg, le 12 8bre 1863.

Alsó-Sztrégova. 1864 17 Feb.

Monsieur!

Si le libraire m. Emich n'avait pas tardé de m'envoyer votre lettre il y a déjà longtemps que j'aurais pu vous remercier de l'intention, par laquelle vous allez m'honorer, en vous chargeant de la traduction de «La tragédie de l'homme». Si vous souhaitez à cet égard quelques renseignements vous n'aurez qu'à vous adresser directement à moi. Vous me mettez par là dans l'agréable situation de pouvoir tout à l'heure satisfaire à votre demande.

C'est l'adresse: Emeric de Madách à Sztrégova la dernière poste: Szakal.

Du reste je me signe avec respect

Votre humble serviteur . . .

Madách a écrit la lettre directement en français. Il a appris la langue française dès sa plus tendre enfance. Il est curieux de noter que les premiers mots écrits de la main de Madách sont en français. A l'âge de cinq ans il adressa des vers français à son père.

Je vous souhaite de tout mon coeur

Une longue vie et du bonheur.

Nous les trouvons au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale hongroise.

Aurélien Sauvageot à Budapest d'après sa correspondance inédite

Un de nos grands romanciers du XX^{ème} siècle, Zsigmond Móricz, disait à Sauvageot quand il était à Budapest: «Vous êtes un Français heureux; vous n'êtes pas obligé de chanter en chœur». Mais Sauvageot, qui connaissait bien la Hongrie pour y avoir vécu de 1923 à 1931, trouvait cette obligation intéressante; et il était convaincu que la voix hongroise ne devait pas manquer au concert des nations.¹ Toute sa vie il a tenté d'établir des liens entre les Français et les Hongrois et de dépasser les différences historiques. Cependant, à la fin de son existence, il reconnaît l'échec de sa tentative pour créer un dialogue entre les intellectuels français et hongrois, et en 1985, il se présente comme «le seul Français à avoir pris réellement contact avec la civilisation hongroise des années 30».² Il était le seul et il le reste.

Du côté hongrois, les participants au dialogue ont été aussi peu nombreux. Pourtant la revue *Nyugat* se charge entre 1925 et 1935 de répandre l'idée d'une Europe supranationale et elle voudrait briser le mur artificiel qui sépare le Hongrie de la France.

Les critiques et commentateurs de cette revue s'orientent vers Paris et vers la France qu'ils considèrent comme leur seconde patrie et que Kosztolányi considère comme «berceau intellectuel». Tous ces moments de sa vie à Budapest, Sauvageot les a longuement racontés dans ses *Souvenirs de ma vie hongroise* publiés en 1988 quelques mois avant sa mort.³ Des lettres de Sauvageot que j'ai retrouvées au Collège Eötvös et qui n'ont pas été publiées viennent donner un aspect plus concret à ces souvenirs.⁴

¹ KÖPECZI, Béla: „*Sauvageot halála*”, *Népszabadság*, 1988. december 17.

² ÖRVÖS, Lajos: „*Mit üzen Sauvageot?*” *Hítel*, 1989/9. 21

³ SAUVAGEOT, Aurélien (1988): *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, Corvina

⁴ SAUVAGEOT, Aurélien: Bartoniek Gézához és Gombocz Zoltánhoz, 46. doboz „*Francia tanárok*” 84/a, Eötvös Kollégium levéltára

Elles ont été écrites d'une part à Géza Bartoniek (1923—1927), d'autre part à Zoltán Gombocz (1928—1931), tous deux directeurs du Collège Eötvös qui avait été fondé en 1895 sur le modèle de la vieille école de la rue d'Ulm, l'Ecole Normale Supérieure de Paris.

On peut s'attacher à étudier certains aspects de ces lettres: la différence de ton dans la correspondance avec les deux directeurs; le travail à l'école, enseignement direct et documentation; l'apprentissage de la langue; les travaux de traduction; les recherches personnelles et l'élaboration de sa thèse; et pour finir, nous verrons les échanges culturels franco-hongrois et quelques rares allusions politiques.

Il est vrai que le ton des lettres est différent selon qu'elles sont adressées à Bartoniek ou à Gombocz. Le ton des lettres à Bartoniek est plus sympathique et reconnaissant, malgré le caractère respectueux et assez cérémonieux du style. Ainsi dans cette lettre du 1^{er} octobre 1925:

«A la veille de retourner à Budapest dans ce cher Eötvös Collégium que j'ai appris à aimer et surtout grâce à la bienveillance inlassable que vous avez bien voulu manifester à mon égard, je me permets de vous adresser mes devoirs et aussi quelques petites prières que vous ne manquerez pas d'exaucer, je le sais.

Je vous serai tout d'abord bien reconnaissant de vouloir mettre cette année encore à ma disposition l'appartement que j'ai occupé ces deux dernières années.»

Plus tard, en 1928, Sauvageot s'inquiète de la santé gravement atteinte de Bartoniek — qui mourra d'ailleurs cette même année — et de nouveau, insiste sur sa reconnaissance:

«J'ai appris avec émotion que votre santé a beaucoup souffert également durant ces tristes vacances. J'ai été heureux de savoir qu'elle s'est améliorée notablement au cours de ces dernières semaines.

A la veille de venir vous présenter moi-même mes devoirs, je me permettrai d'exprimer ici le désir de vous revoir en meilleure santé et complètement rétabli.

Ce vœu que je forme de tout coeur pour votre prospérité, émane de la reconnaissance respectueuse que je vous devrai toujours pour l'accueil si bienveillant que vous avez su me faire et qui a rendu mes séjours au Collège si chers à ma mémoire.

Tout le bien que j'ai éprouvé durant les années passées en Hongrie demeurera indissolublement lié pour moi à votre sympathique protection. Permettez-moi, monsieur le Directeur, de vous en remercier avec toute la véhémence de la sincérité.»

(Paris, ce 6 février 1928)

Cette sympathie n'est pas l'effet du hasard: les Hongrois aussi reconnaissent en Bartoniek un homme sincère et de bonne volonté. Eckhardt Sándor parle ainsi de lui et de sa relation avec l'esprit français:

„Il était touchant de voir combien le premier directeur de Collège Eötvös, le «père Bartoniek», comme l'appelaient les professeurs français, était attaché à ses rapports avec l'Ecole et avec toute la culture française. Les livres français avaient l'honneur du maroquin, les livres allemands devaient se contenter de la demi-toile. La section française était soigneusement tenue à jour, la section allemande profitait comme elle pouvait. Apprendre le français était une obligation pour les élèves de toute spécialité, car on pratiquait cet axiome du baron Eötvös que même la plus forte dose de culture française ne saurait nuire à la civilisation nationale, alors que l'on sait le danger mortel de l'infiltration de l'esprit

germanique qui nous arrive en suivant la pente naturelle des Alpes et du Danube. L'esprit français qui féconde sans assimiler paraissait à Bartoniek comme une inoculation indispensable pour préserver les futurs professeurs contre une épidémie dangereuse.»⁵

Pour Sauvageot, Zoltán Gombocz sera le savant, le maître qui le soutiendra dans ses études linguistiques.⁶ Comme les *Souvenirs* le rapportent, Meillet lui avait demandé de faire office de directeur de thèse:

«Cher Maître, (c'est le titre que Sauvageot donnera toujours à Gombocz dans ses lettres), abusant d'une promesse que votre bienveillance avait eu l'imprudence de me faire, il y a déjà quelque temps, j'ai osé me permettre de vous faire à chacun par Hornyánszky un jeu des épreuves de ma thèse principale, dont l'impression vient enfin de commencer après des préliminaires excessivement laborieux.»

(Les Gras, ce 9 septembre 1928)

Il lui demande aussi d'intervenir auprès de Meillet pour limiter des risques de critique de la part d'un membre du jury:

«Cette soutenance comporte un seul risque: celui que peut provoquer Pelliot. Aussi vous serais-je infiniment reconnaissant, si vous aviez la bonté, en temps voulu, d'avertir Meillet que des critiques de pur détail sur deux ou trois faits mongols n'infirmen en rien un résultat qui veut se fonder uniquement sur un ensemble.»

(même lettre)

Toute une partie des lettres, surtout de celles écrites à Bartoniek, se rapporte au travail direct à l'École, pour l'enseignement et la documentation:

«En ce qui concerne le programme que je compte appliquer cette année aux élèves du Collège, je crois pouvoir vous proposer ce qui suit, après de longues méditations:

1° élèves de 2^{ème} année: a) lecture expliquée de textes choisis du XVII^{ème} siècle (1^{er} semestre), du XVIII^{ème} siècle (2^{ème} semestre); b) traduction du hongrois en français de textes faciles avec commentaire grammatical.

2° élèves de 3^{ème} année (4^{ème} année aussi): a) lecture expliquée d'un texte moderne; b) histoire de la langue française (phonétique, morphologie, syntaxe, lecture de textes anciens). 3° élèves de toutes catégories: travaux pratiques portant sur l'histoire de la littérature classique et moderne (sous forme de courtes conférences faites en français). En ce qui concerne les élèves destinés à se spécialiser plus particulièrement en français, je serais très désireux de les voir suivre un des cours de latin professés au Collège, le latin étant indispensable pour une acquisition vraiment complète du français.»

(Ce 1^{er} octobre 1924)

Sur la documentation:

«Vos doléances concernant la liste des livres et périodiques réclamés par vous ont été transmises en temps utile. A mon passage à Paris, mon premier soin sera de vérifier, si on leur a fait droit.

De mon côté, je viens d'établir une abondante liste de livres et de périodiques dont je vais demander l'envoi au Collège. Si j'obtiens entière satisfaction, la Bibliothèque s'enrichira considérablement.»

(Ce 1^{er} octobre 1924)

Mais il y a des difficultés:

«Au moment où je m'apprêtais à crier victoire, la chute subite du franc, l'émotion de la France entière ont amené le gouvernement à envisager des mesures de compressions draconiennes. Il a fallu quinze jours de travail acharné et de démarches épuisantes pour

⁵ ECKHARDT, SÁNDOR (1947): *Le Collège Eötvös*. Edition de l'Amicale des anciens élèves du Collège Eötvös, Budapest

⁶ SAUVAGEOT, Aurélien: „A la mémoire de Zoltán Gombocz (1877 - 1935)”, tirage à part de la *Revue des Etudes Hongroises* 1935, 1—7

essayer de sauver les conquêtes que nous avons réalisées. J'espère dès maintenant y être parvenu. Nous aurons nos livres et nos revues, il faut l'espérer quoiqu'avec un certain retard.»

(Paris, ce 1^{er} février 1924)

Voici les démarches, malgré la chute du ministère:

«Je pense que nous obtiendrons des satisfactions assez importantes au point de vue des livres. Je travaille à ce que désormais on nous affecte un crédit déterminé, ce qui nous permettra de commander les livres jugés utiles jusqu'à concurrence de la somme allouée.»

(Paris, ce 7 juin 1925)

«En attendant, j'ai obtenu gain de cause depuis ce matin pour les livres et les revues. Nous allons obtenir toute une série de publications. Je vous serais infiniment reconnaissant de bien vouloir me faire parvenir au plus tôt la liste des revues, des ouvrages scientifiques (ou autres) que vous désireriez voir parvenir au Collège.

J'ai déjà fabriqué une liste des livres que je réclame pour mes cours et cette liste a été adoptée.»

(Paris, ce 26 juin 1925)

On peut aussi trouver des éléments intéressants sur ses recherches personnelles. Sa première lettre à Bartoniek est particulièrement importante, puisque c'est la lettre où il se présente:

«Depuis des années, je nourris le désir de me consacrer entièrement aux études finno-ougriennes dans lesquelles je ne suis encore, hélas, que trop novice. Des devoirs universitaires m'ont empêché de réaliser mon projet dès l'an dernier. Vous me trouverez donc animé de la plus vive intention et du plus ferme propos de rattraper le temps perdu.

J'ai obtenu de M. Meillet l'autorisation d'écrire ma thèse sur une question de linguistique finno-ougrienne. Ma thèse complémentaire portera sur un sujet de littérature hongroise. Je pense surtout à une monographie sur un auteur qu'il conviendrait de signaler à l'attention du public français. Je pense suivre sur ce point les conseils et les directives que vos professeurs voudront bien me donner.»

(Paris, ce 29 octobre 1923)

Il a, dès le début, le désir de connaître la langue hongroise:

«Ce n'est donc pas seulement comme professeur mais aussi comme élève que je m'apprête à rejoindre le Collège Eötvös. Je m'excuse d'ailleurs auprès de vous, Monsieur le Directeur, de ne savoir encore presque rien de votre langue et de votre littérature. Je ne lis le magyar que fort difficilement; sa structure grammaticale m'est facile, son vocabulaire me fait défaut et l'accent me manque complètement. Il me reste à remplir au plus tôt cette immense lacune. Je crois pouvoir vous promettre que j'y mettrai toutes mes forces et toute ma volonté.»

(Paris, ce 29 octobre 1923)

Mais on peut suivre son apprentissage de la langue hongroise. L'année suivante, en octobre 1924, il écrit:

«Toutes ces vacances, je les ai employées à me préparer davantage à la tâche qui m'attend. Mon effort a surtout porté sur l'étude de la langue hongroise, dans laquelle je crois avoir fait des progrès assez sérieux. En outre, le problème des origines hongroises m'a constamment préoccupé, ainsi que d'autres questions de langue et de linguistique ouraliennes.»

(Ce 1^{er} octobre 1924)

Il a travaillé aussi à sa thèse et à ses études grammaticales:

«Ce travail de l'an passé ne sera pas resté sans résultat. Ma thèse principale intitulée *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques* est achevée. Ma thèse secondaire porte comme vous le savez sur votre poète Ady Endre et je viens d'y mettre la dernière main. Je me suis beaucoup inspiré sur ce dernier sujet de la substantielle étude de notre sympathique ami János Horváth.

Ces deux livres vont aller à l'impression dans un avenir très proche.

Cet hiver, je compte amorcer l'étude de la conjugaison objective en hongrois, en ostiak et en mordve. J'ai espoir d'écrire sur cette question un petit livre qui ne sera peut-être pas sans intérêt.

Je compte également pousser mes études historiques sur le hongoris. D'autre part, si mon livre sur Ady obtient quelque succès, je songerai à en écrire un autre sur János Arany et sur Mór Jókai.»

(Paris, ce 10 octobre 1926)

Il est intéressant de compléter ce document par les *Souvenirs* : la thèse secondaire sur Ady qu'Eisenmann, ancien titulaire de la chaire de civilisation hongroise à la Sorbonne avait accepté de diriger, fut refusée par Eisenmann lui-même, pour des raisons politiques, selon Meillet. (*Souvenirs* de Sauvageot, 112)

En outre, Sauvageot traduit déjà volontiers du hongrois en français :

«Les vacances qui viennent de finir auront été laborieuses. Outre le livre d'Ybl Ervin sur Donatello, j'ai traduit entièrement *Timár Virgil fia* de Babits et commencé l'adaptation en français du livre de Melich János : *A honfoglaláskori Magyarország*.

Sur un autre domaine, qui m'est propre, j'ai écrit un article assez long au sujet du peuplement de la Sibérie préhistorique. Je crois être parvenu à des solutions assez nouvelles. Il y a des chances pour que ce soient les Youkaghirs qui aient précédé les Samoyèdes dans leur habitat actuel. Cette théorie vient compléter la théorie formulée par Kai Donner dans le Journal de la Société finno-ougrienne de Helsingfors.

Je songe maintenant à donner en traduction une nouvelle de Miszách. J'ai encore d'autres projets, mais j'aurai le plaisir de vous en entretenir bientôt de vive voix.»

(Paris, ce 10 octobre 1927)

Mais son activité comporte aussi d'autres aspects. Il travaille beaucoup pour les échanges franco-hongrois, il s'occupe du recrutement des boursiers français qui doivent venir au Collège :

«M. Lanson, que j'ai vu, m'a dit avoir déjà désigné les trois élèves qu'il vous enverra cet été.

Une lettre a dû parvenir à ce sujet à Budapest.

En ce qui concerne Girard, une enquête minutieuse m'a appris qu'il n'y a pas lieu de concevoir d'inquiétudes à son sujet. Vous pouvez donc lui écrire et le recevoir au Collège».

(Paris, ce 7 juin 1925)

Il s'occupe à Paris des Hongrois envoyés officiellement en France :

«Les négociations menées par M. Magyary Zoltán ont pris tout mon temps, car j'ai dû l'accompagner partout et l'introduire auprès des personnalités françaises qu'il devait connaître. Comme il n'avait aucune relation avec personne, il a fallu tout faire».

(Paris, ce 7 juin 1925)⁷

Il s'occupe encore des bourses des étudiants hongrois en France :

«Mon passage à Paris était fort nécessaire. J'ai pu empêcher certaines choses. Un des résultats obtenus est que M. Németh Gyula, Hildebrand et si possible quelques autres encore pourront toucher cette année une bourse de voyage à Paris».

(Paris, ce 9 octobre 1924)⁸

⁷ MAGYARY, Zoltán (1888—1945), haut fonctionnaire au Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique

⁸ NÉMETH, Gyula (1890—1976), savant linguiste, turcologue, membre du Collège Eötvös et de l'Académie Hongroise, chef du département de linguistique à l'Université de Budapest

«En ce qui concerne le logement des boursiers d'Eötvös à l'Ecole, rue d'Ulm, j'ai obtenu le consentement de principe de M. Lanson. Il m'a chargé de vous entretenir plus complètement des moyens à employer pour obtenir la réalisation de notre projet. Dès mon arrivée, je me ferai un plaisir de vous en faire part».

(Paris, ce 1^{er} février 1924)

Même les nominations de ses collègues ne lui sont pas étrangères:

«Les nouvelles officieuses nous apprennent que M. Mistler a demandé son rappel à Paris. Il est donc possible qu'il quitte Budapest définitivement cette année. Dans ce cas, un autre normalien serait désigné de façon à le remplacer. Il serait attribué au nouvel Institut Français dont la création a été projetée par le comte Klebelsberg.

Plus tard, deux autres Français seraient également adjoints à cet établissement. L'un d'eux pourrait être M. André Gaillard, que vous connaissez».

(Paris, ce 7 juin 1925)⁹

Mais toutes les relations culturelles deviennent difficiles à cause des problèmes politiques:

«Les vacances qui viennent de s'écouler auront été surtout remplies par diverses démarches en faveur du développement toujours plus grand des relations intellectuelles entre la France et la Hongrie. Je suis impatient de pouvoir vous communiquer de vive voix les résultats auxquels nous sommes parvenus . . .

Le seul ennui que nous avons éprouvé est venu du fait de cette lamentable affaire des faux billets de banque fabriqués par la prince Windischgratz. L'opération avait été montée par un groupe de «patriotes» hongrois exacerbés. Ils n'avaient rien imaginé de mieux, pour se venger de la France, coupable principale du Traité de Trianon, que de ruiner son crédit en inondant l'Europe de faux billets de la Banque de France. L'émotion qu'elle a provoquée en France a été énorme. Je ne sais dans quelle mesure ce que la presse a imprimé est vrai ou faux, mais ici, on a été très impressionné du fait que de hautes personnalités gouvernementales y étaient impliquées. Le gouvernement hongrois aurait dû mettre fin immédiatement à ces rumeurs par des démentis formels.

Quoi qu'il en soit, les ennemis de la Hongrie s'en donnent à cœur joie et ceci n'est pas, hélas, pour faciliter notre tâche. Je me défendrai de vous dissimuler que notre position à Carrère et à moi n'a pas toujours été des plus agréables. C'est un moment désagréable à passer. Il faut se résigner et attendre avec patience.

Mais soyez assuré que tous ces événements ne changent rien aux dispositions qui animent ici tous vos amis, surtout dans les milieux intellectuels».

(Paris, ce 1^{er} février 1926)

Dans ses lettres à Bartoniek, il ne s'occupe presque jamais de politique: à peine une allusion amusante à son attachement républicain pour opposer son conservatisme dans la vie et son progressisme politique:

«Je suis très conservateur dans mes habitudes. Ceci vous fera sourire, Monsieur le Directeur, de la part d'un républicain. Mais les hommes sont ainsi faits».

(Paris, ce 6 février 1928)

Mais nous savons bien par ses *Souvenirs* qu'il s'intéressait beaucoup à la politique, la surveillance policière à laquelle il était soumis et dont il parle dans ses *Souvenirs* explique cette discrétion dans la correspondance. Une lettre non datée, mais probablement de février 1925, fait exception:

«Ici, pendant ce temps-là, il m'a fallu faire une sérieuse propagande en faveur de la science hongroise. Elle a de nombreux et dévoués amis, croyez-le bien. Mais je vous dissimulerais la vérité, si je vous laissais ignorer que certaines influences prévalent contre elle. Il n'a pas toujours été facile de lutter contre ce courant-là.

⁹ MISTLER, Jean professeur, chargé des relations culturelles à l'Ambassade de France à Budapest, KLEBELSBERG, Kunó comte (1875—1932), politicien conservateur, chargé des affaires culturelles

Les Karolysták s'agitent beaucoup sur le pavé de Paris (a zsidók is!) ainsi que les communistes hongrois réfugiés en France. Il est regrettable que Jancsó Elemér et Szabó Endre se soient mêlés si activement à ces mouvements. Ceci est d'autant plus ridicule de leur part que toutes ces agitations passent inaperçues dans l'immense Paris, rempli jusqu'au bord d'Américains et d'Anglais. Quant à la population française, elle ne soupçonne même pas l'existence de réfugiés politiques hongrois.

On aurait grandement tort à Budapest de leur attribuer une importance quelconque».

(Paris, ce vendredi)¹⁰

Les années 1930 sont une période difficile, à cause de la crise:

«Par ailleurs, la vie ici continue, mais il apparaît de plus en plus que la crise ne nous épargnera pas et que les temps vont devenir difficiles.

Le scandale Austriac s'étend. On parle de 30 à 40 hommes politiques compromis. Et par dessus tout cela, un temps horrible de pluie et de brouillard qui finit par affecter même un finno-ougriste convaincu».

(Paris, ce 11 février 1931)

Et Sauvageot, fatigué par toutes ces intrigues, comme le racontent ses *Souvenirs*, préfère se consacrer à ses recherches finno-ougriennes et à la préparation de son dictionnaire franco-hongrois qui paraîtra en 1932.

Voici sa dernière lettre à Zoltán Gombocz:

«L'émotion que j'éprouve aujourd'hui me fait davantage mesurer toute la respectueuse affection que vous avez fait naître en moi au cours des années où vous avez bien voulu me marquer à tant de reprises votre bienveillante sympathie.

L'un des bonheurs de ma carrière aura été de rencontrer sur mon chemin votre amitié et votre appui. Plus que jamais j'en apprécie la valeur, infiniment précieuse».

(Paris, ce 11 février 1931)

Cette émouvante lettre d'adieu correspond à la dernière page des *Souvenirs* où Sauvageot cite un passage de son livre *Découverte de la Hongrie*, publié en 1937, mais écrit en 1934.

«Ce qui caractérise au suprême degré la vie hongroise, c'est la domination du spirituel, jusqu'à faire prévaloir le rêve sur la réalité. Je ne crois pas qu'aucune nation ait jamais entretenu une civilisation aussi fastueuse avec des ressources matérielles aussi pauvres. C'est pourquoi Budapest continue à briller de ses lumières aux yeux du voyageur qui l'admire à l'arrivée.

Mais le voyageur qui la quitte après y avoir laissé une partie de son destin, celui-là ne voit pas les lumières de la ville s'éloigner sans que son coeur se serre. Il ne peut pas ne pas se demander combien de temps elles brilleront encore au ciel inquiet de l'Europe centrale.

Car si jamais leur flamboiement venait à s'éteindre, les ténèbres qui se refermeraient au-dessus de ce foyer de clarté seraient si épaisses qu'elles formeraient un trou noir, un gouffre d'obscurité dont la noirceur ternirait l'éclat de la civilisation européenne tout entière.»¹¹

Comment a-t-il pu pressentir le destin de la Hongrie? Son long séjour à Budapest et ses recherches sur l'histoire et la civilisation hongroises lui avaient donné une sensibilité particulière à tout ce qui touchait à ce pays.

¹⁰ JANCSÓ, Elemér (1905–1971), né en Transylvanie, professeur à l'Université de Budapest, après avoir été étudiant au Collège Eötvös et à Paris

¹¹ SAUVAGEOT, Aurélien (1937): *Découverte de la Hongrie*, Paris, Librairie Félix Alcan, 241

†Erik FÜGEDI

Université Loránd Eötvös, Budapest

Comment l'Europe accueillit la Hongrie en l'an 1000. Le roi Étienne

Dans l'*Histoire religieuse de l'Occident médiéval* de Jean Chelini, manuel de la collection U, la partie consacrée à l'activité apostolique de l'Église aux X^e et XI^e siècles contient un court chapitre sur *La couronne de Saint Étienne* où on lit ceci:

«Les Hongrois avaient envahi les territoires des Avars, convertis à la fin du IX^e siècle, et avaient détruit toute trace de christianisme dans le pays. Pendant plus d'un siècle, ils ravagèrent la Bavière, la Souabe, la haute Italie. Othon I^{er} les écrasa près d'Augsbourg en 955, avec l'aide de l'évêque de la ville, Saint Ulrich. Les Hongrois se tournèrent alors peu à peu vers la vie sédentaire et se convertirent lentement au christianisme au cours des X^e et XI^e siècles. Dans ses négociations de paix avec Othon II, le duc Geisa (972—997) accorda une plus grande liberté aux missionnaires. Il reçut lui-même le baptême avec son fils Étienne I^{er} (997—1038), le fondateur de l'État hongrois chrétien. En l'an 1000 Gran devint le siège métropolitain de son État et il s'y fit couronner roi l'année suivante.»¹

La dernière phrase de ce résumé substantiel des événements suggère aussi la portée symbolique du résultat que fut le couronnement d'Étienne. Les chercheurs hongrois et étrangers s'accordent pour considérer ce fait comme un tournant décisif, le plus important jusqu'à nos jours dans l'histoire tumultueuse des peuples abrités par le bassin des Carpates.² Parmi ses conséquences multiples et même universelles, l'historiographie hongroise soulignait autrefois l'indépendance, on pourrait même dire: la souveraineté absolue qu'avait conféré au roi le sacre avec la couronne envoyée par le Pape; aujourd'hui, nous mettons l'accent plutôt sur le fait que le roi Étienne avait par là réussi à intégrer son pays à l'Europe, en faisant accepter le christianisme à son peuple, et son peuple à la communauté chrétienne de l'Europe. Mon propos est de présenter ici les caractéristiques et les faits les plus importants de ce processus.

La défaite d'Augsbourg des Hongrois harcelant l'Europe occidentale fut une dure leçon dont il ressortait clairement que la décision à prendre était d'être ou ne pas être. Il fallait soit s'adapter aux conditions politiques et

¹ CHELINI, J. (1968): *Histoire religieuse de l'Occident médiéval*. (Collection U «Histoire médiévale» dirigée par G. Duby) Paris, 216

² von BOGYAY, Th. (1955): *Lechfeld — Ende und Anfang* München

sociales du continent soit conserver le paganisme et disparaître, comme c'était déjà arrivé à plusieurs peuples nomades sur ce territoire, avant les Hongrois. Géza, prince du peuple, opta pour la première solution et fut baptisé en 972 par l'évêque Bruno, ancien moine de Saint Gall, ambassadeur de l'Empereur³, ainsi que son fils Vajk, qui reçut alors le nom d'Étienne. Dès l'année suivante, il se fit représenter à la réunion de Quedlinburg où participèrent également, en personne ou représentés par leurs ambassadeurs, les rois du Danemark, de Bohême et de Pologne.⁴ La décision fut cependant d'ordre politique avant tout, le christianisme restant étranger à Géza. Son contemporain Thietmar, évêque de Merseburg, note à ce sujet:

«C'est par persiflage qu'il sacrifia au Dieu toutpuissant et à toutes sortes de dieux. Quand son évêque le lui eût reproché, il répondit qu'il était assez riche et puissant pour pouvoir se le permettre».⁵

Sa femme qu'on appelait Sarolt, «dame blanche», à cause de sa beauté extraordinaire, était née dans l'Est du pays et on l'avait déjà élevée dans la religion byzantine, mais cela ne l'empêcha pas, toujours selon Thietmar, d'abuser des boissons, de monter à cheval à la manière des hommes, ou même de tuer dans un excès de colère.⁶ Ce couple princier nomade pouvait léguer le pouvoir à son fils, lui inculquer le devoir de réaliser les objectifs politiques de son père, mais ne pouvait guère lui donner la foi puisque, comme dit Bruno de Querfurt, «la religion mêlée au paganisme devint pire que la barbarie».⁷

L'adaptation aux conditions européennes ne s'arrêta naturellement pas à la religion, mais s'étendit aussi au domaine militaire. Sous le règne de Géza commença l'immigration et l'établissement en Hongrie des chevaliers ouest-européens. Le mariage du roi Étienne en 996 avec Gizella, princesse de Bavière, entraîna dans le pays d'autres chevaliers et approfondit en général tout le processus d'adaptation.⁸ Si je souligne l'importance de ce mariage, ce n'est pas en pensant aux épouses royales qui avaient un rôle important dans la propagation du christianisme, car rien de tel n'est attesté au sujet de Gizella; je pense plutôt à l'aspect sociologique des mariages de l'époque, qui étaient aussi des alliances entre deux familles. Il n'est pas douteux qu'entre les deux dynasties les contacts devinrent permanents, ce qui entraîna non seulement un échange régulier d'informations, mais aussi des histoires extraordinaires, comme celle de l'évêque Bruno, frère de Gizella, qui, lors d'un

³ GYÖRFFY, Gy. (1977): *István király és műve* Budapest, 68—73

⁴ *ibidem*

⁵ *MGS SS III*, ed. Pertz, 607

⁶ *ibidem*

⁷ *MGH SS IV*, ed. Pertz, 607

⁸ A Hermány nemzetségben még a 13. század végén is élt a hagyomány, hogy őseik Gizella királyné kíséretében jöttek Magyarországra. *Scriptores Rerum Hungaricarum* (ci-dessous *SRH*) Ed. E. Szentpétery, I. 600

conflit avec l'Empereur, se réfugia chez son beau-frère et exerça quelque temps apostolat en Hongrie.⁹ La diplomatie hongroise a révélé une autre manifestation de ces relations de famille. Du long règne d'Étienne, il reste en tout neuf de ses chartes, la plupart étant des contrefaçons, mais quelques-unes nous sont parvenues avec le texte original, bien qu'interpolé. On a pu constater que l'une a été rédigée par un copiste inconnu, au sigle HC, du chancelier impérial Heribert, une autre par un copiste également inconnu du chancelier Egilbert, successeur de Heribert, et une troisième probablement par un copiste de la chancellerie italienne de l'Empereur.¹⁰ Il en ressort clairement que les relations dynastiques devaient être étroites et que la famille impériale veillait à l'organisation du pays en pleine transformation.

Au temps de Géza, les positions du christianisme étaient faibles, et ceci non seulement dans la famille du prince: la christianisation commencée — et selon la tradition menée avec violence¹¹ — ne produisit pas de résultats spectaculaires, bien que Bruno de Saint Gall prit fier le titre d'*episcopus Ungarorum*.¹² L'hagiographie de Saint Adalbert atteste cette même situation. Avant 995, Géza envoya des ambassadeurs chez lui aussi, sur quoi Adalbert «alla en personne chez eux (i.e. chez les Magyars), mais ne pouvant guère remédier à leurs égarements, ne leur imprima qu'une ombre du christianisme». ¹³ Il ne faut cependant pas attribuer trop d'importance à ce jugement réprobateur: la situation n'était pas meilleure dans les autres pays situés à la périphérie de l'Europe: en Norvège, je cite encore Chelini, «la conversion . . . s'opéra de façon assez anarchique et sans plan préconçu». ¹⁴

Sous le règne d'Étienne la christianisation resta un mouvement venu d'en haut. Nous connaissons depuis le XVII^e siècle la bulle dite de Sylvestre dans laquelle le Pape accorde à Étienne l'institution de l'archevêché et de l'évêché d'Esztergom et l'autorise, lui et ses successeurs, à faire porter devant eux, en tant que légats, la croix apostolique. L'historiographie hongroise a éclairci au cours de discussions de plusieurs siècles que le document était un faux fabriqué au XVII^e siècle, à la base d'une légende de Saint Étienne. Elle avait été écrite par Hartvik, évêque de Győr, à la demande du roi au début du XII^e siècle; l'évêque qui vivait au temps de l'apogée du pouvoir pontifical ne pouvait plus imaginer que le roi Étienne eût organisé l'Église hongroise sans une autorisation spéciale du Pape. La question de cette autorisation fut soulevée récemment par György Györffy qui chercha la solution en partant du fait que pour l'institution de l'archevêché d'Esztergom il avait fallu au moins le consentement des archevêques voisins, dont il supposa qu'il avait

⁹ Györffy, op. cit. 266

¹⁰ ibidem 266—267

¹¹ «Legenda S. Stephani regis» in *SRH* II. 379

¹² Györffy, op. cit. 68

¹³ *MGH SS* IV, ed. Pertz, 607

¹⁴ Chelini, op. cit. 215

été accordé en l'an 1000, au concile de Ravenne. Il suggéra aussi que ce n'était pas le roi Étienne, mais l'abbé Anasthase qui exerçait une fonction de légat. A l'appui de son hypothèse, il cita une phrase d'une des chartes du roi Étienne, selon laquelle «Nous fumes confirmé et couronné sur le conseil et avec l'aide constante de Monsieur l'abbé Anasthase».¹⁵ Les historiens de l'Église hongroise maintinrent cependant l'opinion selon laquelle les monarques n'avaient pas besoin en ce temps-là d'autorisation pontificale pour instituer des évêchés et pour nommer des évêques. Ils se rapportèrent à l'*Institutio morum* pour démontrer qu'Étienne avait considéré les notions du *regnum* et du *sacerdotium* comme une unité inséparable et pouvait donc naturellement prendre des dispositions, sans autorisation spéciale, dans les questions ecclésiastiques.¹⁶

Une autre approche pourrait aider à résoudre le problème. István Hajnal, mon ancien professeur, avait déjà attiré notre attention en 1941 sur le fait que les parallélismes de l'évolution hongroise devaient être cherchés non parmi les conditions développées en Europe occidentale, mais dans l'histoire des peuples situés à la périphérie de l'Europe. Dans la situation d'alors du pays et de sa science, cette pensée ne put avoir l'écho qu'elle méritait. Les jeunes chercheurs commencent aujourd'hui à reconnaître sa portée. Vu les résultats déjà obtenus, je suis convaincu qu'il faudrait tenir compte des débuts de l'organisation des Églises polonaise, tchèque, et des pays scandinaves, et s'il n'y est pas question non plus d'autorisation pontificale, il est inutile d'en chercher plus longtemps les traces dans le cas de notre roi Étienne.¹⁷

Pendant les presque quarante ans du reste de son règne, il institua d'ailleurs dix diocèses, d'abord sous l'autorité de l'archevêque d'Esztergom, ensuite, ayant créé l'archevêché de Kalocsa, sous celle des deux archevêques. Il mit ainsi en place le corps épiscopal de la Hongrie médiévale que ses successeurs complétèrent encore par deux évêchés.

Les premiers prélats, dans la mesure où nous les connaissons, étaient des prêtres consciencieux et cultivés, souvent d'anciens moines qui vivaient dans des conditions assez dures. Nous connaissons leur façon de vivre grâce à la légende de Saint Gellért, martyr, mort en 1046. Ils cohabitaient avec leur cortège de prêtres peu nombreux dans le *monasterium* de leur siège, voyageaient en char et descendaient dans des cabanes paysannes.¹⁸ Il leur fallait s'adresser à l'étranger pour se procurer les livres les plus élémentaires, telle la grammaire de Priscien que l'évêque de Pécs, Bonipert, qui était d'origine

¹⁵ Györffy, op. cit. 140, 151—152

¹⁶ SZÚCS, J. (1988): «King Stephen's Exhortation — and his State» in *The New Hungarian Quarterly* VOL. XXIX № 112, 89—97

¹⁷ Chelini, op. cit. 214—215

¹⁸ SRH II 474

française, fit venir de Chartres.¹⁹ Mais les modestes conditions, ni même la disette, n'ont pu empêcher Gellért d'achever son oeuvre théologique, la *Deliberatio super hymnum Trium Puerorum*, et de veiller à ce qu'après la mort du roi Étienne son successeur gardât les normes éthiques du christianisme.²⁰

Pour assurer l'efficacité du saint ministère, le roi Étienne décréta qu'on devait construire une paroisse pour dix villages, l'installation étant à leur charge, tandis que l'évêque fournissait le curé et les livres nécessaires.²¹ Malheureusement notre archéologie du Moyen Âge, pourtant très développée, n'a pu jusqu'à aujourd'hui trouver les traces de ces anciennes paroisses réunissant dix villages; nos sources écrites n'en font pas non plus mention. Il nous faut tenir compte de l'éventualité que le décret royal était resté à l'état de voeu et ne fut jamais exécuté. C'est d'autant plus probable, que nous connaissons l'existence d'un *presbyter*, mentionné à propos d'unités territoriales plus grandes, les comtés, dont l'église devait être une sorte de baptistère. Ce n'est que plus tard, après la mort d'Étienne, que cette fonction se transforma en archidiaconat, quand le nombre des paroisses justifia désormais la nécessité d'une surveillance juridique.²² Il reste toujours que l'esprit de ce décret d'Étienne reflète fidèlement un des traits principaux de son organisation de l'Église: une application constante et méthodique.

Que l'intention du décret fût sincère, nous le savons par l'effort que fit le roi pour l'installation des évêchés et des monastères, et dont témoignent des inventaires écrits. L'église la plus luxueuse fut sans doute la basilique de Székesfehérvár, *propria ecclesia* de la famille royale où Étienne fut enterré.²¹

Sa femme Gizella l'aida dans les travaux d'installation. On connaît deux pièces célèbres, deux *pluviales* venus de l'atelier qu'elle avait dirigé. L'un a disparu en France pendant la Révolution, l'autre a été transformé au XII^e siècle en manteau royal utilisé pour le sacre et demeure, avec les autres emblèmes royaux, une de nos précieuses reliques nationales.²⁴

Trois monastères bénédictins furent appelés à compléter le réseau d'apostolat, tous trois situés dans la partie ouest du pays. Naturellement, les moines étaient d'abord des étrangers, mais nous savons qu'un des premiers évêques de Pécs était natif de Hongrie et avait fait ses études à Pannonhalma

¹⁹ *Rerum Gallicarum et Franciarum Scriptores* Ed. M. Bouquet, 17

²⁰ *Gerardi Moresenae seu Csanadiensis episcopi Deliberatio supra hymnum trium puerorum* Ed. G. Silagi, Turnbolti 1978

²¹ *The Laws of the Medieval Kingdom of Hungary 1000–1301* Ed. J. M. Bák, Gy. Bónis, J. R. Sweney, Bakersfield 1989, II «De regali dote ad ecclesiam»

²² FÜGEDI, E. (1986): «Castle and Society in Medieval Hungary, 1000—1437» *Studia Historica Acad. Scient. Hungaricae* 187, Budapest, 25

²³ FÜGEDI, E. (1969): «Der Stadtplan von Stuhlweißenburg und die Anfänge des Bürgertums in Ungarn» *Acta Historica Acad. Scient. Hungarica* 15, 112—114

²⁴ *Geographia historica Hungariae tempore stirpis Arpadianae* Red. Gy. Györffy, Budapest 1987 II 363—366

au temps d'Étienne. La légende de Saint Gellért rapporte qu'un jour trente hommes allèrent voir l'évêque pour lui offrir leurs fils en lui demandant de les ordonner clercs. Gellért satisfait volontiers à la demande,

«s'agissant non pas d'étrangers, mais de gens de pays, pour que l'Église de Dieu se magnifie encore plus par eux.»²⁵

C'est au sujet des monastères bénédictins que l'historiographie hongroise a soulevé la question de savoir si les monastères en particulier, et l'Église hongroise en général, subissaient ou non l'influence de Cluny. La question semblait d'autant plus justifiée que la Bibliothèque Nationale conserve dans un de ses cartulaires une lettre non datée, mais écrite vers la fin du règne d'Étienne par l'abbé Odon de Cluny, qui déclare avoir satisfait à la demande de reliques que le roi lui avait adressée.²⁶ La question a été longtemps débattue; nous en sommes aujourd'hui à constater qu'une influence directe de Cluny ne peut pas être démontrée, ce qui ne signifie pas que l'esprit de réforme introduit par Cluny n'ait fait sentir son influence dans l'organisation de l'Église hongroise. Cet esprit a été véhiculé par le monastère lorrain de Gorze, d'abord vers les archevêchés de l'Allemagne du Sud, de Passau et de Salzbourg et, comme la plupart des missionnaires et des moines nous arrivaient de cette région, on ne peut pas exclure la possibilité d'une influence des réformes sur l'Église hongroise.²⁷

L'historiographie hongroise du passé se contentait de noter l'oeuvre organisatrice d'Étienne et croyait avoir résolu par là le problème des débuts du christianisme hongrois. Aujourd'hui, grâce aux approches des chercheurs français justement, nous ne considérons plus que l'organisation d'une Eglise soit identique à la christianisation qui est une question complexe: plus on l'approfondit, plus on rencontre de nouvelles difficultés. La nature des sources veut que le comportement le plus connu soit celui de la dynastie royale, jusqu'aux attitudes personnelles, comme je l'ai déjà signalé au sujet de Géza. Le cas d'Étienne est également clair: c'est un chrétien convaincu que seule la sagesse politique nécessaire limitait dans la propagation de sa foi, dans laquelle il a aussi élevé son fils.

Nous avons également certains renseignements sur les membres de l'élite dirigeante. La décision politique de Géza avait mis les chefs de tribus nomades devant un choix difficile: renoncer à leur foi païenne pour conserver un reste d'influence, ou s'opposer au prince, risquant aussi l'échec. Entre ces deux solutions extrêmes restait une solution intermédiaire: opter pour le christianisme byzantin, ce qui leur permettait de conserver leur pouvoir et

²⁵ SHR II 494 «eo quod non essent alienigene, sed patriote, quatenus per eos ecclesia Dei posset magnificentius exaltari.»

²⁶ Cette lettre de l'abbé Odon conservée à la Bibliothèque Nationale sous la référence 9376 a été publiée par A. Balogh: *Szent István emlékkönyv* I 459

²⁷ Györfly, op. cit. 188—189

d'éviter la religion des Allemands honnis. Un argument de poids pouvait appuyer ce choix: l'Église byzantine n'exigeait pas de dîme, il était donc plus facile de faire accepter sa religion que celle de Rome. Nous connaissons plusieurs cas de cette option, mais qui se soldèrent tous par un échec. Comme je l'ai déjà dit, Sarolt elle-même fut élevée dans la foi byzantine et son père, comme en témoignent les sources byzantines, vécut et mourut en chrétien pieux. Son fils, l'oncle maternel d'Étienne, se heurta à lui pour des raisons politiques, non religieuses. Étienne occupa son territoire au cours d'une campagne rapide et le fit prisonnier. Un autre chef de tribu, Ajtony, eut encore moins de chance. Comme Géza, il avait reçu le baptême pour la forme et même fondé un monastère basilite, mais il s'opposa à Étienne pour le pouvoir et fut tué dans la guerre qui s'ensuivit.²⁸

Quant aux autres chefs de tribu convertis au christianisme et fidèles à Étienne, leur comportement face à la nouvelle religion se caractérise par des fondations de monastères. Le chef de tribu païen avait été capitaine, juge et ministre du culte de sa tribu. Dans le nouveau régime, seule la fonction militaire lui restait; la justice était administrée par des juges royaux, et le culte disparut avec l'ancienne religion. Mais dans ce dernier domaine justement, l'Église laissa la possibilité de sauvegarder, sous une forme modifiée, l'élément le plus important de l'ancien culte: celui des ancêtres. Le *monasterium proprium*, lieu de sépulture abritant une communauté monastique qui priait pour le salut des ancêtres n'était pas entièrement étranger aux anciennes dispositions; il ne doit donc pas nous surprendre que l'existence d'un de ces premiers monastères soit attestée dès 1044. Que l'accent fût mis sur le culte des ancêtres, nous le savons par un passage de la légende de Saint Gellért. Après un de ses sermons, cent gentilshommes lui auraient demandé de désigner l'emplacement d'une église sur leur propriété et de la consacrer avec le *cemeterium* attenant où ils seraient enterrés.²⁹ Le chiffre est probablement exagéré, mais non l'insistance sur le cimetière. D'autant plus que, selon nos archéologues, la couche dominante hongroise au X^e siècle avait des cimetières tribaux séparés de ceux du peuple, et même l'emplacement des sépultures présente une hiérarchie déterminée.³⁰

Nous sommes naturellement moins bien renseignés sur la christianisation du menu peuple. Ce que nous savons avec le plus de certitude, c'est que le processus de la conversion a été très rapide. Il est vrai qu'une révolte éclata en 1046, après la mort d'Étienne, qu'on y tua des prêtres et qu'on retourna à l'ancienne foi. Mais cette révolte conduite par les anciens chefs de tribu fidèles au paganisme fut rapidement étouffée, et nous ne voyons plus qu'en 1063 une émeute tellement insignifiante qu'elle put être dispersée à

²⁸ SHR II 489—492

²⁹ SHR I 332 «Tandem sepelierunt corpus eius in proprio monasterio»

³⁰ LÁSZLÓ, Gy. (1944): *A honfoglaló magyar nép élete* Budapest, 161—190

coups de fouet. Ces données laissent conclure que trois générations ont suffi pour achever la christianisation. C'est un temps trop court; pensons aux pays scandinaves où au début du XIV^e siècle on sacrifiait encore au dieu Thor. Pour vérifier cette conclusion, nous n'avons que très peu de renseignements sur l'ancienne foi des Hongrois dont il ne resta que quelques bribes. Pour ma part, j'avancerais l'hypothèse que ce monde de croyance païenne ne devait pas être particulièrement ferme s'il a pu disparaître aussi rapidement. Il faut compter aussi avec le fait que notre pays abritait déjà en ce temps une population chrétienne relativement importante. Il s'agit des esclaves capturés dans les raids contre l'Europe occidentale, et qu'on avait établis dans le pays. Un de nos remarquables historiens de l'agriculture a démontré que parmi les paysans travaillant sur les grandes propriétés aux XI^e et XII^e siècles, 45% étaient des esclaves et 18% des affranchis.³¹ Ce sont eux qui devaient avoir le plus grand besoin de la consolation offerte par la foi.

La conversion avait pour but d'administrer le baptême à la population et obtint des résultats significatifs. Mais il reste un phénomène auquel nous sommes incapables de donner une explication satisfaisante. Au cours du X^e siècle, des immigrés arrivaient de l'Orient dans le pays, dont un certain nombre de mahométans. Ils s'y établirent, entre autres, près d'un passage important sur le Danube, à l'emplacement actuel de la cité de Budapest, et rendirent habitables les ruines d'un ancien *contraburgum* romain qui s'y trouvaient. Etienne laissa les mahométans dans leur religion, si bien qu'au milieu du XII^e siècle un voyageur arabe, Abu Hamid al Andalusi, trouva dans le pays d'importantes agglomérations mahométanes, avec mosquées, écoles et bains.³² Les prélats hongrois ne réussirent qu'au XIII^e siècle à convaincre le roi de les chasser du pays. Les juifs établies en Hongrie jouirent d'une situation analogue.

Les motifs du comportement d'Étienne doivent sans doute être cherchés dans ses origines de prince nomade. Ces princes étaient habitués à gouverner des peuples de langues et de religions diverses; il suffit de renvoyer ici à l'exemple du khan des Khazars qui régnait sur un ensemble paisible de trois grandes religions monothéistes, chrétienne, juive et mahométane. Cette idée se retrouve aussi dans l'*Institution* d'Étienne destinée à son fils, bien qu'il n'y soit plus question de princes nomades, mais de la magnificence de Rome:

«Comme les hôtes arrivent de diverses parts et provinces, ils apportent avec eux divers usages, langues, modèles et armes, tout cela pour l'ornement de ton pays et pour la magnificence de ta cour, qui feront taire l'arrogance des étrangers. Car le pays d'une seule langue et d'un seul usage est débile et fragile.»³³

³¹ SZABÓ, I. (1963) „A prémium. Vizsgálódások a korai magyar gazdaság- és településtörténelem köréből” *Agrártörténeti Szemle* 23

³² HRBECK, I.: «Ein arabischer Bericht über Ungarn» *Acta Orientalia* 5/1955

³³ *SRH* II 624—625

Pour la conversion du pays et l'organisation de l'Église, on avait besoin de prêtres; selon nos rares renseignements, ils venaient de toutes les régions d'Europe. Les premiers missionnaires, sous le règne de Géza, étaient encore originaires de Bohême et d'Allemagne du Sud. Mais après la reconnaissance d'Étienne par le Pape, le cercle s'élargit, il n'y eut plus guère de pays qui ne contribuât à l'entreprise. Bonipert, premier évêque de Pécs, était français, son chanoine Hilduin également.³⁴ Après la disette de 1006 en Flandres, des prêtres vinrent en Hongrie de cette région aussi.³⁵ L'évêque Gellért arrivait de Venise, l'abbé Günther de Thuringe. Même cette revue rapide peut conduire à la conclusion qu'on lit déjà chez Ranke: tandis que la conversion des peuples slaves occidentaux, tchèque, sorabe et polonais, se déroulait presque exclusivement avec la participation des Allemands, en Hongrie il y eut aussi une présence latine. C'est un facteur considérable qui contribua sûrement à ce que le peuple hongrois, entouré d'une mer slave, ne subît pas le destin des Bulgares, mais pût conserver son identité.

Les missionnaires venus en Hongrie parlaient des langues différentes, et avaient probablement aussi des comportements divers. Deux types se dessinent avec netteté. Le premier voit sa vocation dans la mission et le martyr, convaincu que la plus belle voie vers le salut est de mourir en mission. Quand on pense aux déclarations déjà citées de Bruno de Querfurt ou de Saint Adalbert, il apparaît clairement que c'étaient des idéalistes exigeants. Ils croyaient fermement que la grâce du Saint Esprit pouvait changer d'un seul coup le caractère et le comportement d'un adulte, et si la réalité ne répondait pas à leur attente, ils étaient déçus.

L'autre type est peut-être plus proche de nous. Il s'agit de prêtres qui se consacraient aux problèmes quotidiens de l'organisation d'une Église, loin de chez eux, dans un milieu dont la langue leur était étrangère, les circonstances dures et miséreuses. Leur vie ne devait pas être facile. Il fallait un dévouement héroïque pour accomplir des tâches dont seule la postérité verrait les fruits.

Les prêtres immigrés devaient remplir aussi des fonctions laïques; à ce sujet, je dois revenir brièvement sur l'*Institutio morum* d'Étienne adressée à son fils. Ce monument, le plus ancien de la prose latine en Hongrie, écrit par un moine inconnu vers 1015, ne représente pas un genre original; il s'insère dans la série des miroirs du prince qui commence par Jonas d'Orléans et par Hincmar de Reims. Il puise largement dans leurs idées, aussi bien que dans diverses décisions de conciles. Malgré cela, il reflète une certaine originalité, en particulier dans le domaine de la théorie politique.³⁶ Selon cette pensée politique «cléricale», le *regnum* fait partie du *Corpus Christi*, et le roi est à

³⁴ Györfly, op. cit 190

³⁵ SRH II 471

³⁶ Szűcs, op. cit.

la fois *rex et sacerdos*. Mais tandis que la personne du roi devient apte à remplir ces deux fonctions par la grâce que lui confère le sacre, ses subordonnés ne subissent pas la même métamorphose. Le groupe des évêques et des grands du pays se sépare déjà dans le conseil du roi, représentant d'un côté les principes de l'éthique chrétienne, et de l'autre ceux de la pratique politique. La séparation est encore plus nette dans l'administration locale. Étienne avait divisé le pays en comtés, mettant à la tête de chacun un *comes*, mais en même temps un *presbyter* aussi. La collaboration étroite des deux se manifestait dans la juridiction, mais ils se rapprochaient également dans l'espace: la château constituant le centre du comté, voisinait avec l'église du *presbyter*, comme en témoignent toutes les fouilles qui ont mis à jour un château avec son environnement.

En ce qui concerne l'exercice du pouvoir souverain, l'Etat d'Étienne se caractérisait non seulement par l'idéologie chrétienne, mais aussi par le despotisme nomade. La décision était le privilège du roi, son conseil ressemblait plutôt au cortège d'un prince nomade, bien qu'il l'ait qualifié de conseil dans l'*Institutio morum*. Les membres du conseil étaient appelés à exécuter les ordres du roi. Le pouvoir central s'étendait à tout: si un étranger franchissait la frontière, il était arrêté et conduit devant le roi qui décidait de son sort. L'histoire de saint Romuald est caractéristique à cet égard. Parti en mission pour la Hongrie, accompagné de vingt-quatre de ses disciples, il tomba malade en route, et ce mauvais augure lui fit rebrousser chemin. Quinze de ses disciples continuèrent, et mal leur en prit: les gardes-frontières les ont arrêtés, battus et vendus comme esclaves. Leur tenue modeste et l'absence d'un cortège convenable ont dû faire qu'on ne les jugea pas dignes d'être conduits devant le roi.³⁷

Mais le cas des disciples de Romuald relève plutôt de l'exception: une malchance due à une mauvaise préparation. Ce que nous savons d'Étienne atteste, au contraire, son esprit hospitalier. Raoul Glaber, moine de Dijon puis de Cluny, dans son *Historia Francorum* écrite peu après la mort d'Étienne, consacre un chapitre entier au roi de Hongrie qui a pris la religion chrétienne avec son peuple et qui a épousé la soeur de l'Empereur Henri. «En ce temps», continue le chroniqueur,

«tous ceux qui d'Italie ou de Gaule se rendaient au Saint Sépulcre en Jérusalem commencèrent à préférer à la voie habituelle par mer celle qui conduisait à travers le pays de ce roi. C'est qu'il avait aménagé une voie plus sûre que toute autre, et chaque fois qu'il rencontrait un moine, il l'accueillait et le comblait de riches présents. Encouragés par une telle faveur, une multitude innombrable de gentilshommes et de roturiers partirent pour Jérusalem.»³⁸

Derrière cette louange se cachent de simples faits prosaïques. La voie maritime des pèlerinages vers la Terre Sainte devint fort dangereuse au X^e siècle à cause du pullulement des pirates, tandis que la voie par terre semblait

³⁷ *MGH SS IV*, ed. Pertz, 852—853

³⁸ *MGH SS VII*, ed Pertz, 62

non seulement plus sûre, mais présentait aussi l'avantage d'éviter aux pieux voyageurs les désagréments de la mer.

La «multitude innombrable» doit relever également de l'imagination poétique; nous savons cependant, par Adémar de Chabannes, qu'un groupe assez important de Français, conduit par Guillaume duc d'Angoulême, traversa la Hongrie en 1026. Parmi eux se trouvait saint Richard, abbé de Saint-Vanne à Verdun qui reprit neuf ans plus tard le chemin du pèlerinage, accompagné cette fois par l'abbé de Trèves.³⁹ Nous savons aussi que c'est en se dirigeant vers la Terre Sainte que saint Gellért arriva en Hongrie et y resta à la demande d'Étienne. Ces quelques noms, les plus illustres, ne sont que la surface brillante d'une vague sans doute plus profonde. Ce qui atteste que cet itinéraire répondait à un besoin important et que beaucoup de pèlerins devaient l'emprunter, c'est qu'entre 1031 et 1043 on a remanié l'*Itinerarium Brudigalense*, daté de 333, pour indiquer de nouveaux noms de lieux; il commençait désormais par cette phrase: «Tous ceux qui veulent se rendre à Jérusalem, connaissent le chemin de leur domicile à la Hongrie».⁴⁰

Mais qu'il s'agisse de masses ou de groupes plus restreints de notables, il reste qu'après la mort d'Étienne cet itinéraire joua un rôle important dans l'histoire de la Hongrie. Cinquante ans plus tard, ce furent les troupes de la première croisade et, un siècle après, celles de la seconde qui l'empruntèrent pour aller en Terre Sainte. Finalement, on peut être sûr qu'un assez grand nombre a connu cette terre en la traversant, remarqué la faible densité de sa population et la fertilité de son terroir. A la suite des croisades, une importante immigration amena de nouveaux colons de tous les coins de l'Europe, ce qui aida le pays à jeter les bases de son économie. Comme si l'esprit d'Étienne avait veillé, la Hongrie devint un pays à plusieurs langues.

La réouverture de la voie de Jérusalem ne fut pas le seul mérite du roi dans le domaine des pèlerinages. Il a aussi pris soin des pèlerins hongrois, présents ou futurs, en leur assurant des quartiers à Constantinople et à Jérusalem aussi bien qu'à Ravenne et à Rome. Ayant embrassé le christianisme, les Hongrois devaient participer au mouvement commun de piété qui se dirigeait vers le sépulcre du Christ et des apôtres.

Vous avez peut-être déjà remarqué que les sources étrangères auxquelles je me réfère sont plus nombreuses que les sources hongroises. J'ai mentionné des moines de Dijon, de Cluny, de Chabanne et de Saint Gall, cité la correspondance de la famille impériale, évoqué l'évêque de Chartres, les abbés de Cluny, de Verdun et de Trèves. En effet, les chroniques et les correspondances ouest-européennes nous renseignent mieux sur le roi Étienne et sur la conversion des Hongrois que celles de nos propres sources qui ont pu subsister. Je crois qu'après toutes ces mentions la question se pose à juste titre: comment l'Europe accueillit-elle ces Hongrois qui frappaient à la porte?

³⁹ Györffy, op.cit. 299

⁴⁰ ibidem 300

Il a fallu avant tout adhérer à l'Église romaine. Quelque décadente que fut dans la vie de l'Église la période au premier tiers du XI^e siècle, il n'empêche que son organisation était achevée et présentait des formes solides qu'il s'agissait de transplanter telles quelles dans notre pays. Il a fallu organiser la province ecclésiastique hongroise, instituer des évêchés, jeter les bases du réseau de pastorat. Étienne n'y aurait sûrement pas réussi sans avoir la couronne royale. L'an 1000 se révéla un moment bien choisi pour demander la couronne: le Pape était content d'étendre son Église vers l'Est, et l'Empereur à son tour encouragea la démarche du roi, comme le note Thietmar: «Grâce à l'Empereur et à son exhortation . . . Vajk . . . reçut la couronne et la bénédiction». ⁴¹ En l'an 1000, tout cela se passa dans le contentement général; plus tard, au temps d'Alexandre II, rien n'aurait été aussi facile, et sous Grégoire VII encore moins.

Pour la tâche, l'Église romaine mit à la disposition du roi de Hongrie un groupe zélé de missionnaires, mais aussi des curés pour le menu travail quotidien de l'activité régulière des diocèses. Les sources nous apprennent rarement, sauf peut-être dans le cas de saint Gellért et de Bruno de Querfurt, comment ces ecclésiastiques sont venus en Hongrie, mais dans l'une ou l'autre tâche leur enthousiasme et leur persévérance, aussi bien que leur réussite, sont indiscutables et méritent le respect.

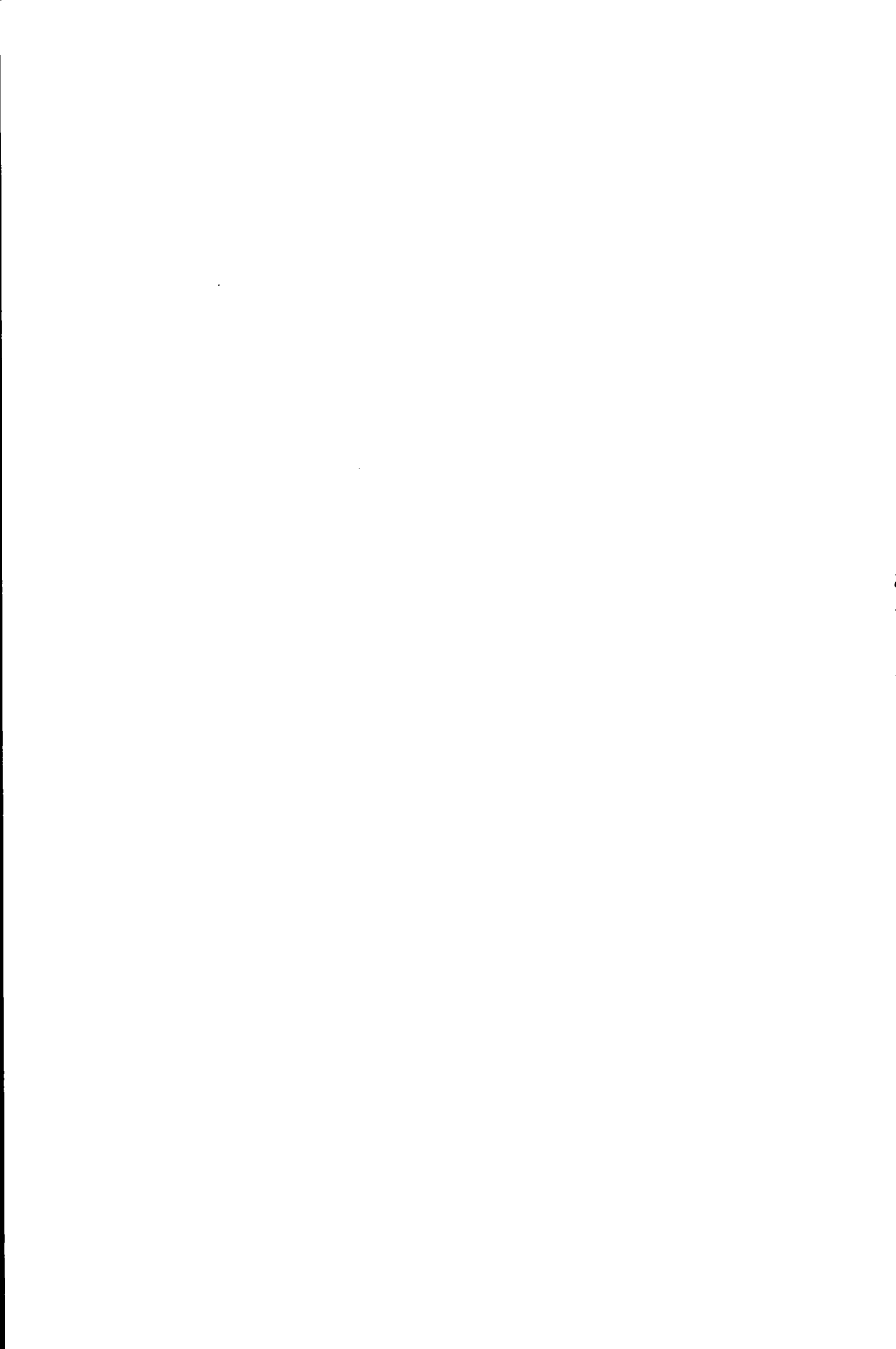
Derrière eux, toute une légion d'intellectuels, ou plutôt une infrastructure intellectuelle bien organisée, avec la série des monastères et des chapitres, avec leurs écoles et leurs bibliothèques. Les informations circulent sans obstacle, et même rapidement, compte tenu du niveau technique de l'époque. Tout comme la personne du roi chrétien réunissait *rex* et *sacerdos*, ces évêques, curés, abbés et moines assumaient tout naturellement à la fois les fonctions ecclésiastiques et intellectuelles. L'écriture, de la charte juridique au traité théologique est l'affaire des clercs. Dans leurs chroniques, ils ont consigné des renseignements venus de loin, car rien n'était plus digne d'être noté que la propagation de la foi, garante du salut de l'humanité, et le retour des brebis égarées qui avaient causé tant de malheurs. On connaissait le nouveau roi chrétien, ses relations de parenté, les événements importants de sa vie, comme son mariage et son couronnement. Je parlerais volontiers d'une véritable fringale d'information, nourrie aussi par les pèlerinages qui assuraient au chroniqueur des informations de première main. Ce réseau aussi embrasse l'Europe entière. Adam de Brème, au bord de la mer du Nord, connaît le roi Étienne aussi bien que l'abbé de Cluny, l'écossais saint Colummannus est au courant du nouvel itinéraire vers la Terre Sainte, tout comme le moine de Dijon. Quand un membre de la suite de l'évêque de Worms part en pèlerinage, l'évêque demande au chancelier Egilbert, déjà mentionné, d'intervenir auprès de ses grands «amis» en faveur de cet homme. ⁴²

⁴¹ *MGH SS III*, ed Pertz, 784

⁴² Györffy, op. cit. 313

Le roi Étienne était non seulement connu mais, en raison de son oeuvre, considéré comme saint avant même sa canonisation. Les Árpád montés sur le trône après la défaite des révoltes païennes, avaient des raisons encore plus fortes de le considérer comme tel; mais à l'arrière-plan de la canonisation, en 1083 se cache un conflit politique entre différentes branches de la dynastie, et c'est pour suppléer au manque de légitimité que le roi a recouru à cette arme sacrale. Le motif dominant dans l'image d'Étienne est déjà le saint roi convertisseur, et c'est ce qui restera l'*epitheton ornans* le plus fréquent pour toujours. Pour terminer, permettez-moi de citer un fragment de son *officium*, daté de la fin du XIII^e siècle, fragment écrit sous l'influence française, et qui ne parle pas seulement de la conversion en général, mais précise aussi que seul le roi Étienne était capable de convertir ce peuple.

Si ce peuple avait pu admettre
Un autre apôtre,
Dieu lui aurait peut-être envoyé
Quelqu'un d'autre:
Mais étant une race rebelle
D'une grande audace,
Il a fallu un homme fort
Pour lui apporter la grâce.



Eszter HÉJJAS

Institut d'Etudes Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie, Budapest

Les émissaires de Louis XIV en Transylvanie

Les participants des mouvements d'indépendance hongrois, au XVII^e siècle pouvaient espérer l'aide de la France dans leurs luttes menées contre la dynastie Habsbourg. Toutefois la réalisation d'une éventuelle alliance dépendait de nombreuses conditions, et montrait des formes bien variées au cours du siècle.

A l'époque de la Guerre de Trente Ans le prince de Transylvanie, Georges Rákóczi I^{er} entretenait des relations étroites avec la cour de Louis XIII, la principauté étant un des alliés possibles des états protestants d'une part, et de la France de l'autre, pays catholique certes, mais ennemi fervent des Habsbourg.

La paix de Westphalie achève une période importante, également dans l'histoire des relations de la France avec les Hongrois ou avec la Transylvanie.

En 1664, l'année de la coalition européenne contre les Turcs, Louis XIV doit, lui aussi, consentir au départ de quelques contingents de volontaires français, qui veulent s'engager dans les armées chrétiennes alliées. Après la bataille victorieuse de Szentgotthárd, la bataille de Raab comme on disait à l'époque, ce sont eux, les officiers français, qui sont reçus par les principaux seigneurs hongrois solennellement. Ces derniers ne cachent pas leur mécontentement de la politique turque de la cour de Vienne, et leur leader incontestable, Miklós Zrínyi, avec ses confrères, veut profiter de l'occasion pour créer des liens avec la France, demander l'aide du roi de France dans leur lutte contre la dynastie étrangère que sont les Habsbourg.

Malheureusement, la conjoncture favorable d'une éventuelle coopération change vite, quelques mois plus tard Zrínyi meurt dans un accident, les contemporains parlent longtemps d'attentat, tandis que le roi de France, plus intéressé par les guerres de l'Ouest estime plus importants les rapports au moins neutres avec Léopold I^{er} que l'assistance des seigneurs hongrois, qui de plus, avec la mort de Zrínyi semblent perdre également leur chef politique et ne font plus que des projets fantaisistes, vagues et incertains. La conjuration des magnats dirigée par Péter Zrínyi, frère cadet de Miklós, et Ferenc Wesselényi, avait échoué sans avoir eu des contacts avec la France.

La reprise des liens avec les adversaires des Habsbourg se manifeste à partir de 1674, un moment où par le changement des rapports internationaux, les émigrés hongrois réfugiés à la cour de Transylvanie ont de plus en plus de chances d'être assistés par le roi de France.

La guerre polono-turque renouvelée à partir de 1673 offre à l'empereur la possibilité d'intervenir dans la guerre de Hollande, car ni la Pologne en guerre, ni la Turquie menacée par la Russie, ne peuvent ou ne veulent se déterminer contre l'empereur. Le besoin d'une alliance de revers se fait à nouveau sentir du roi de France compte tenu de la guerre turque en Pologne, il ne reste à la diplomatie française que deux possibilités: traiter avec le prince de Transylvanie et avec les Mécontents. L'ambassadeur en Pologne s'efforce d'établir des liens avec le prince Apafi, Louis XIV étant toujours réticent à apporter son aide à des rebelles, pernicieux exemple pour des États bien policés. Finalement la France aide quand même le mouvement des Mécontents. En 1677, après la signature d'un traité de neutralité entre la Pologne et l'empereur, voyant qu'il n'y a rien à attendre de la Pologne quant à une aide éventuelle aux Hongrois, le roi conclut le traité à Varsovie, avec Apafi d'un côté et avec les Mécontents Hongrois de l'autre, par lequel il leur promet hommes et subsides.

Après une mise en veilleuse des rapports au moment du congrès de Nimègue, pour ne pas compromettre la situation, la France reprend la politique d'aide qui doit rendre Léopold conciliant quant au problème des Réunions. Au cours des années 1679—1683, les envoyés du roi de France restent présents en Transylvanie, l'essentiel étant le maintien des relations, par des promesses jamais tenues. Le but principal de Louis XIV reste de créer des conditions favorables pour sa politique d'expansion, de laisser l'empereur dans l'incertitude quant à un soutien éventuel de la France accordé aux Mécontents hongrois.

Au cours des années qui suivent le siège de Vienne, les grandes victoires de la coalition chrétienne apportent en même temps la chute définitive du mouvement de Imre Thököly, chef des kouroutz. Le soulèvement s'étend au début avec une rapidité étonnante dans le Nord-Est du pays, les premiers succès devraient lui promettre également l'assistance de Louis XIV, comme adversaire de la cour impériale, mais les événements de la nouvelle guerre européenne contre les Turcs isolent de plus en plus le jeune comte, vite réduit à l'assistance de la Sublime Porte, et par conséquence, devenu l'ennemi par excellence de la chrétienté. N'importe quel rapport entretenu avec lui serait une absurdité évidente également pour la politique française.

Des envoyés français séjournent à la cour du prince Apafi presque sans interruption de 1674 à 1683. C'est l'ambassadeur en Pologne qui est chargé de leur mission, Forbin-Janson, évêque de Marseille de 1674 à 1676, le marquis de Béthune, beau-frère de Sobieski, à partir le mois d'août 1676. En 1680 Forbin-Janson reprend le poste ensemble avec le marquis de Vitry, jusqu'au moment où, le traité polono-autrichien du 31 mars 1683 conclu, Louis XIV décide de la révocation de ses ambassadeurs de Pologne. La

correspondance des ambassadeurs français à Varsovie avec leurs agents auprès du prince Apafi, avec les officiers français des troupes subsidiaires envoyées en Hongrie, et les relations écrites au secrétaire d'État et au roi, forment une image intéressante de la cour de Transylvanie. Quoique partielle, l'opinion des Français représente une documentation importante de l'histoire de l'époque.

Nicolas Beaumont, envoyé en automne 1674 en Transylvanie par l'ambassadeur Forbin-Janson, est reçu à son arrivée par Mihály Teleki, qui l'informe des principales conditions de la politique de son pays, des intentions du prince Apafi.

«Ce qu'il y a à considérer est que le dit Prince Abaffy se laisse gouverner par un seigneur Hongrois nommé Bamf, qui est son allié du costé de sa femme et qui est creature de l'Autriche, gagné par argent et par promesses. C'est un homme dangereux et deffiant, ce qui obligea ce Comte (Teleki) d'empescher Sieur de Beaumont de voir Apaffi à qui il ne juge pas encore a propos de prendre confiance.»¹

Mais à la fin de l'année 1674, la situation intérieure change en Transylvanie, Dénes Bánffy, inculpé de trahison, après un procès rapide, est exécuté.

«J'ay receu du Sieur Akakia les dernieres lettres du 22^e de mars . . . Il me semble qu'après la mort de Banffy, M^r Teleki est devenu le plus considerable aupres du Prince de Transylvanie . . . Teleki s'estoit ouvert à ce Prince de l'affaire des Mecontans . . . de tout ce qu'il m'escrit, il me semble que je vois clairement que Mr Teleki auroit dessein non seulement de se mettre à la teste de ces Mecontans . . . Mais qu'il porte encore plus haut son dessein et qu'il voudroit se rendre souverain de la Hongrie Imperiale en payant un petit tribut à la Porte pour en avoir la protexion . . .»²

La présence des Mécontents hongrois en Transylvanie en général donne beaucoup de problèmes pour le prince Apafi qui n'est de loin indépendant de la Porte dans sa politique extérieure. Les Hongrois attendent de lui, et à juste titre, l'assistance de leur mouvement à la libération du pays, et des Turcs et des impériaux, une éventuelle participation des troupes de la principauté dans leurs campagnes militaires en Haute-Hongrie. Par contre le prince, lui, est obligé d'avoir le consentement préalable de la Porte avant de se joindre aux troupes hongroises, pour une diversion en Hongrie, s'il veut éviter les conséquences fâcheuses du mécontentement du sultan. De même, le fait d'avoir eu donné de l'abri aux émigrés, dans certaines conjonctures, peut provoquer la protestation des Turcs. En Transylvanie les différents conflits intérieurs sont souvent menés jusqu'à la Porte, où chaque parti essaye de remporter sur les autres. L'incertitude est encore renforcée par la lenteur des courriers. En été 1676, de nouveau on écrit:

«Il y a une nouvelle qui a besion de confirmation . . . que le Gr. Seigneur ayant decouvert qu'Abaffi, Prince de Transylvanie . . . s'entendoit avec l'Empereur en ne donnant pas aux Mecontans d'Hongrie toute l'assistance que la Porte lui avoit prescrit et les mettoit par là dans la neccessité de s'accomoder avec Vienne, le Gr. Seigneur s'est déterminé à le

¹ Forbin—Janson au roi. 17 novembre 1674. — (Paris, Ministère des Affaires Etrangères, Archives, Correspondance Politique) MAE CP Pologne t. 42. fol. 136—139.

² Forbin — Janson au roi. 12 février 1675. — MAE CP Pologne t. 45. fol. 18.

déposer et à mettre à sa place le Sieur Teleki qui est une personne comme V. M. est informée, qui a une entière et étroite liaison avec ces Mecontans. D'ailleurs il a beaucoup d'ambition et autant de vigueur que le Prince Abaffi a de foiblesse.»³

A propos de la conduite des troupes hongroises et transylvaines, peu après, l'ambassadeur de Varsovie apprend que

«Les principaux Seigneurs de Hongrie ne veulent pas se soumettre à Teleki, offrant d'obeir plustost à celui que le Roy nommeroit. Ce Teleki gouverne absolument le Prince de Transilvanie, et sans luy il y a longtemps que le party des Mecontens seroit abattu . . .»⁴

Forval, l'envoyé français résidant à la cour princière, rend compte d'une audience que le prince Apafi lui a accordé au printemps 1677, et il écrit:

«Ensuite il (Apafi) m'a parlé de l'ingratitude des Hongrois vers luy et que Vostre Excellence ne l'esproueroit pas moindre si vous n'agissiez de concert avec luy pour les tenir dependans, . . . Il m'a ensuite parlé de Teleki, et de la confiance que l'on pouvoit prendre sur luy . . . Enfin j'ay compris que le dessein du Prince de Transilvanie seroit de se faire Roy de Hongrie par l'appui de la France à l'exemple d'un de ses Predecesseurs, et de faire Teleki palatin de tout le Royaume, et comme il scait la haine que les Hongrois ont pour les Transilvains et que la confiance qu'ils ont tesmoigné pour Vostre Excellence et la dependance qu'ils tesmoignent pour le Roy de Pologne luy est suspecte, il voudroit obliger les dits Hongrois par Vostre Excellence à desirer son elevation et les rendre plus traittables lorsqu'ils n'auroient plus d'appui de la Pologne par Vostre Excellence . . .»⁵

A tout cela Béthune ajoute encore,

«Je crois que le dit Prince de Transilvanie a desia receu quelques ordres secrets d'assiter les Hongrois dont Teleki pour avancer ses desseins particuliers luy donne esperance qu'il pourra se faire Roy . . .»⁶

Visiblement, le personnage de Teleki est un des plus importants, son rôle et son caractère sont sans aucun doute décisifs dans la politique. Les réserves obligatoires du prince, les conflits multiples des Hongrois avec Teleki, éveillent la méfiance des Français contre ce dernier. Ils le considèrent peu à peu comme le plus important obstacle à une diversion en Hongrie.

«Les deux plus grandes difficultés qui se rencontrent presentement, partent Sire du Comte Teleki dont la conduite me devient fort suspecte, et du Grand Général [le prince Dimitré] lequel joint à la faction d'Autriche fait tous ses efforts pour dissiper les troupes de M. le Chevalier Lubomirski, et empescher qu'elles ne passent en Hongrie . . .»⁷

De plus, en été 1677, l'accord de la Porte pour la participation de la Transylvanie au campagne en Hongrie se fait toujours attendre.

« . . . Il n'a pas encore esté possible de les engager ny à la diversion que nous souhaittons ny à permettre qu'elle se fasse sans eux . . .»

écrit l'ambassadeur de la France à Constantinople, Nointel à Béthune.⁸

Teleki, à ce moment, élu général des troupes des Mécontents, expose ses revendications personnelles.

³ Lettre au roi. 20 août 1676. — MAE CP Pologne t. 45. fol. 127.

⁴ Béthune au roi. 9 octobre 1676. — (Paris, Bibliothèque Nationale) BN Ms. 10638. fol. 179.

⁵ Forval à Béthune. 15 avril 1677. — MAE CP Hongrie t. 2. fol. 284.

⁶ Béthune au roi. 15 mai 1677. — MAE CP Pologne t. 55. fol. 147.

⁷ Béthune au roi. 6 août 1677. — MAE CP Pologne t. 56. fol. 123.

⁸ Nointel à Béthune. 23 août 1677. — BN Ms. 10656. fol. 60.

«Le Comte Teleki prend pour pretexte de son manquement de parole que le Sieur de Forval n'a pas satisfait à toutes ses demandes qui montoient presque aussy hault que l'argent accordé pour tout le traité. Le Sieur de Forval a exécuté mes ordres . . . puisqu'il n'en a coûté que deux mil ducats à V. Majesté et que le dit Teleki a rendu assez de service pour cette somme en soutenant deux ans entiers le party des Hongrois. (. . .) Je suis persuadé que cet homme, dévoré d'ambition, n'a changé d'intérêt que de peur de déplaire à la Porte avec laquelle il a pris de si fortes liaisons que l'on ne doute point qu'il ne songe à se faire Prince de Transylvanie, et que ce n'ait esté par ses artifices que le dit prince s'est rendu criminel vers la Porte en faisant les demarches ou il s'est engagé sans prendre les devans necessaires du costé du Vizir. La Porte ne consent pour cette année que le Prince de Transylvanie assiste les Mescontans . . .»⁹

écrit Béthune au roi.

Quelques mois plus tard, il constate:

«Le Comte Teleki agit de la plus mauvaise foy du monde . . . Mais l'extreme besoin que l'on a cependant de luy me fait desirer de pouvoir me rendre promptement en Russie ou pour traiter avec luy si on le peut faire avec quelque sorte de seureté, ou pour m'assurer d'un autre passage pour la communication de nos troupes avec la Pologne, sans lequel il seroit bien difficile de soutenir une affaire sy esloignée.»¹⁰

En janvier 1678, selon une lettre de Forval,

«Teleki a proposé de se joindre à nous mais c'est sous ces trois conditions: qu'il sera reçu de nous avec toute honneur et la consideration portée dans le traité, secondement que nous luy donnerons du nom de general hongrois . . . et enfin que si le Prince de Transylvanie et luy ont besoin de nostre secours, nous le luy accorderons . . . Mais le dernier nous embarrasse extremement pouvant entrainer si nous l'accordions, des suites facheuses et contraires au sens du traité qui ne permet point que les troupes soyent employées à autre service qu'à celui des Hongrois . . .»¹¹

Peu après, Béthune considère:

«Je ne peu attribuer le retour de Teleki dans les interets presens qu'au soulèvement general de la Transylvanie contre luy. Cependant comme son credit est fort grand avec la Noblesse Hongroise et les Confinaires dans toute la Hongrie, et qu'il se voit poussé à deux doits de sa perte par les pratiques de la Maison d'Autriche, je donne ordre au Sieur Forval et abbé Reverend de profiter de l'estat ou il se trouve et apres avoir pris leurs seuretés, luy accorder toutes les conditions raisonnables qui pourront l'engager sincerement, car je dois dire une chose assez particuliere de Vostre Majesté du dit Teleki, laquelle n'est venue à ma connoissance que depuis peu de jours. Vostre Majesté scaura que lorsque j'ay signé le traité avec les Hongrois et le prince de Transylvanie et que je commençay à lever des troupes, que les choses ne purent se faire sy secrettement que la Cour de Vienne ne fust avertie du traité par quelqu'un des Hongrois mesme, et de Pologne par leurs partisans qui ne sont pas en petit nombre, et que pour rompre mon proiect de tous costés ils traitterent avec la grand general en Pologne pour s'opposer à la levée des dites troupes et à Teleki pour leur empescher le passage, ce que le dit Teleki fit de tout son pouvoir. Mais les Hongrois ayant reconnu en mesme temps son intention, prirent leurs mesures si justes, à son inceu, que l'ayant amusé de paroles dans le temps qu'il les vouloit tromper, ils traverserent brusquement son Gouvernement de Marmaros et se joignirent, de sorte que la Cour de Vienne se croiant trompée par un secret concert de Teleki avec Eux, employa depuis toute sorte de moiens pour le perdre et l'avoir peut estre réduit à se donner à Nous, presentement de bonne foy . . .»¹²

⁹ Béthune au roi. 14 septembre 1677. — MAE CP Pologne t. 56. fol. 226.

¹⁰ Béthune au roi. 30 octobre 1677. — MAE CP Pologne t. 57. fol. 104.

¹¹ Forval à Béthune. 19 janvier 1678. — MAE CP Hongrie t. 3. fol. 8.

¹² Béthune au roi. 23 février 1678. — MAE CP Pologne t. 58. fol. 246.

Dans les conflits qui opposent les Mécontents et la cour de Transylvanie, les Français prennent de plus en plus souvent le parti des premiers. Apafi et Teleki sont accusés de vouloir résoudre les Hongrois à un compromis avec la cour impériale d'une part, d'autre part d'avoir employé à leurs fins les troupes et les subsides accordées par le roi de France au mouvement d'indépendance hongrois.

«J'ay avis de Transylvanie que les Autrichiens craignant extremement pour la Hongrie . . . , font leurs efforts pour obliger le Prince de Transylvanie à se rendre mediateur du raccommodement des Hongrois avec Sa Majesté Imperiale qui leur offre des partis fort attirans.»¹³ mande par exemple en mai 1678 Nointel de Constantinople.

Le marquis de Béthune, demandant une nouvelle somme pour les seigneurs hongrois, assure à Louis XIV:

«Quand à la pension pour le Comte Teleki, elle ne pourroit estre mieux employée puisque de sa satisfaction depend celle du Prince de Transylvanie et des Mecontans, et que Sa Majesté s'attachant cet homme à elle, pourra se servir en tout temps contre l'Empereur, de son credit et de son ambition et en tirer mesme de grande utilités . . . »¹⁴

Forval, dans une lettre, présente Teleki, le grand seigneur:

«Mr. le Comte Teleki ayans aujourd'hui invité Mr. nostre General et tous les principaux officiers des troupes de Sa Majesté à un superbe festin dans lequel les santés du Roy et de vostre Excellence n'ont pas esté oubliées, pria Mr. de Boham de presenter à vostre Excellence de sa part et à Madame de Bethune de celle de sa femme sept chevaux de carosse hongrois dans le comté Maromoros et un cheval pour Vostre Excellence d'une beauté et d'un poil tout extraordinaire, lequel n'a que 5 ans et passe en Transylvanie pour un cheval sans prix. Un gentilhomme du comte Teleki les doit conduire demain en Pologne. On ne peut tesmoigner plus de consideration et de recognoissance que le dit Teleki en fait paroistre pour vostre Excellence et on peut dire qu'il vit et qu'il a chez luy plustost la Cour d'un grand Prince que d'un particulier . . . »¹⁵

Les décisions du prince Apafi sont beaucoup influencées par sa femme: «Comme il a été necessaire de se servir du credit de la Princesse et de gagner le Maistre de la Cour et un des principaux conseillers de Transylvanie pour determiner le Prince naturellement timide, à une declaration publique à laquelle je suis toute fois persuadé qu'il n'auroit point entré s'il n'avoit sceu la Porte favorable. L'abbé Réverend me marque s'etre engagé à un present considerable à la dite Princesse et à mille Ducats pour les Conseillers, lesquels je croiray bien employés sy le dit Prince persiste comme il a commencé . . . »¹⁶

rapporte Béthune au printemps 1678, et il répète le même avis peu après:

«Mais deux choses me paroissent nécessaires . . . la seconde, de mesnager la Princesse de Transylvanie et le Comte Teleki, lesquels, par leur ambition et par leur interest particulier seront tousjours facilement portés à suivre les desseins et les intentions de V.M.»¹⁷

Guilleragues, le nouvel ambassadeur français de Constantinople, en décembre 1680 rencontre des Hongrois à la Porte dont il reçoit des informations précieuses sur la situation de Transylvanie:

«La noblesse Hongroise, farouche et attachée aux avantages de la seule naissance, souffroit impatientant Abaphy eslevé d'une basse condition sur le throsne, . . . Abaphy qui avoit

¹³ Nointel au roi. 1er mai 1678. — MAE CP Turquie t. 14. fol. 188—191.

¹⁴ Béthune au secrétaire d'état Pomponne. 15 juillet 1678. — MAE CP Pologne t. 60. fol. 53—59.

¹⁵ Forval à Béthune. 30 mai 1678. — MAE CP Hongrie t. 3. fol. 57.

¹⁶ Béthune au roi. 10 mai 1678. — MAE CP Pologne t. 59. fol. 91—98.

¹⁷ Béthune au roi. 24 octobre 1678. — MAE CP Pologne t. 61. fol. 76—78.

de puissantes raisons pour craindre et pour trahir la noblesse, l'exclut des principales charges et s'abandonna aux conseils violents de Theleky son premier Ministre dont il avoit épousé la soeur, femme imperieuse qui gouvernoit également son frere et son mary.»¹⁸

Peu avant l'élection de Thököly comme général des troupes des Mécontents à l'automne 1678, Béthune le présente ainsi:

«Quand au Comte Teleki [recte Thököly], outre le merite et le nom de ses peres et les grands biens qu'il possède en Transylvanie et en Hongrie, c'est un homme d'une grande elevation, extremement françois dans le coeur et ennemy personnel et irreconciliable de la Maison d'Autriche, lequel par son credit a soustenu et mis en partie, les affaires d'Hongrie dans l'estat ou elles sont, sans marquer jamais aucun interest, n'ayant demandé pour toutes choses, que le portrait de Sa Majesté, et on s'acqueroit cet homme avec une lettre honneste et le present que j'ay marqué, et Sa Majesté pourroit conter que retenant le dit Teleki [recte Thököly] dans ses interests, elle seroit en estat de remuer en tout temps la Hongrie et la Transylvanie selon qu'il conviendrait aux affaires de France.»¹⁹

L'ambassadeur français de Varsovie fait des efforts pour la réalisation du mariage projeté de Thököly avec la fille de Teleki:

«Je fis agir fortement les Sieurs Forval et Faigel pour porter Teokeoly à épouser la fille du Comte Teleki demeurée veuve cette année par la mort du frère du Prince de Transylvanie . . . pour assurer et affermir le party que V.M. veut maintenir en Hongrie et en Transylvanie . . . » «Cependant comme il y auroit du peril dans le retardement, je despesche dans ce moment le Sieur abbé Reverend et le sieur Absalon pour . . . porter les lettres qu'on me demande presentement pour avancer le mariage du Comte Teokeoly avec la fille du Comte Teleki, dont la liaison est absolument necessaire pour esgalement unir et maintenir les affaires d'Hongrie et de Transylvanie . . . »²⁰

En été 1680, d'après les Français, Thököly possède déjà un rôle décisif dans le mouvement de Mécontents.

«Tökely est presentement l'appuy et le soutien de tout le party et il ne s'accomodera point avec l'Empereur s'il ne s'y trouve forcé par le mauvais traitement qu'il reçoit de Transylvanie ou le Comte Teleki par jalousie et par des interests particuliers, a tout confisqué, ses biens et retenu tous les effets contre toute sorte de raison et de politique . . . »²¹

Sachant que le succès dépend néanmoins de l'entente des Mécontents, donc de Thököly et de la Transylvanie, le nouvel agent français auprès de Apafi, l'abbé Révérend,

« . . . travaille incessamment selon mes ordres, à l'accomodement du Comte Theokeoly avec la Transylvanie, d'ou depend presentement le maintien des affaires de Hongrie et rupture entiere de tout accomodement avec la Cour de Vienne . . . »²²

L'autre envoyé français, Roger Akakia, explique dans un rapport, pourquoi les Hongrois veulent-ils se sauver d'une dépendance trop étroite de la cour de Transylvanie:

«De tous temps la Transylvanie en a usé comme elle fait aujourd'huy à l'esgard des Hongrois dont on a tousjours sacrifié les interests pour en tirer de plus grands avantages de la Cour de Vienne . . . Elle n'a entré dans les affaires presentes que pour faire les siennes

¹⁸ Guilleragues au roi. 2 décembre 1680. — MAE CP Turquie t. 16. fol. 191—200.

¹⁹ Béthune au secrétaire d'état Pomponne. 15 juillet 1678. — MAE CP Pologne t. 60. fol. 53—59.

²⁰ Béthune au roi. 24, 29 décembre 1679. — MAE CP Pologne t. 65. fol. 222. fol. 241.

²¹ Béthune au roi. 27 juin 1680. — MAE CP Pologne t. 67. fol. 127.

²² Lettre de Béthune. 7 août 1680. — MAE CP Pologne t. 67. fol. 177.

et l'on peut dire avec vérité, qu'elle ne desire pas le succes ny le bien de celle des Hongrois et pour cette ceux cy voudroient bien oster la direction surtout à Mr Teleki qui a toujours eu et encore trop de commerce avec la Cour de Vienne et d'attachement . . .»²³

Il semble qu'une diversion en Hongrie est plus vraisemblable en assistant Thököly que le prince Apafi, puisque ce dernier n'est pas lié par les obligations de la principauté.

«Le comte Tekely qui sur le pied que sont maintenant les troupes et les affaires de sa communauté se peut passer facilement de la Transilvanie et d'autant plus que non seulement elle ne luy donne aucun secours mais qu'elle voudra avoir comme cy devant la meilleure part de l'argent dont Vostre Majesté auroit agreable d'assister les Mescontens . . .»²⁴

En été 1681, avant de quitter la cour de Apafi, Roger Akakia résume ses expériences vécues et son opinion:

«Le Prince de Transilvanie passe sa vie à dormir, à manger et à boire et à lire la bible . . .»²⁵
 «Ce pays ou l'on ne peut avoir ny justice ny grace que l'argent à la main.» «La foiblesse du genie de ce Prince et le peu de talent et de merite et de capacité qu'il a et qui se remarque au premier entretien qu'on a avec luy, l'attachement et les veues à la Cour de Vienne de son principal Ministre Teleki par qui seul il est gouverné, le penchant que tous les autres Conseillers ont de ce costé-là, . . . l'interest qu'on y croit avoir que la Maison d'Austriche conserve ce qui luy reste de la Hongrie et surtout d'empescher que le Turc n'en acheve la conquete qui entreseroit peu à peu l'oppression de ce pays, ne permettent pas de pouvoit prendre jamais de bonnes mesures par Sa Majesté avec ce Prince pour le maintien et la durée de la guerre des Exilez, cette Cour voulant la finir au plustost . . .»²⁶

Le nouvel agent français, Du Vernay-Boucauld accepte très vite l'avis de son prédécesseur:

«La mauvaise volonté des Transilvains ne paroist que trop des à present. Je ne dis pas seulement par les jugemens publics qu'ils font en prononçant rarement le nom des Français sans y adjouster celuy de chien, mais parcequ'en effet ils sont ennemis irreconciliables des Hongrois et qu'ils ne scauroint souffrir sans chagrîn aucun Ministre de Vostre Majesté.»²⁷

Le campagne de 1681 porte des succès à Thököly seul, et provoque encore des conflits entre les Hongrois et la cour de Apafi. Le prince a trop tôt abandonné le champ de bataille, il s'est retourné avec ses troupes, ainsi les Hongrois restés seuls ne pouvaient pas vraiment profiter de leur situation avantageuse. Selon les informations de Guilleragues,

«Abaphy a de tres particulieres liaisons avec l'Empereur qu'il n'a commencé la guerre qu'apres plusieurs menaces de la Porte, que Tekelli chef des Mecontens vouloit qu'on assiegeast Cassovie entre les rivieres d'Hernach et de Tarcza . . ., qu'enfin Abaphy a fait tout ce qu'il a pu pour obliger les Mecontens de Hongrie à faire leur paix avec l'Empereur et que s'il ne peut s'y reussir, il a resolu de proposer à la Porte d'offrir de grands privileges

²³ Akakia au secrétaire d'état Colbert de Croissy. 22 décembre 1680. — MAE CP Hongrie t. 3. fol. 438.

²⁴ Akakia au roi. 10 décembre 1680. — MAE CP Hongrie t. 5. fol. 47.

²⁵ Rapport d'Akakia. 12 janvier 1681. — MAE CP Hongrie t. 5. fol. 80—81.

²⁶ Akakia à Colbert de Croissy. 22 décembre 1680. — MAE CP Hongrie t. 3. fol. 438.; Akakia à Du Vernay Boucauld. juillet 1681. — MAE CP Hongrie t. 3. fol. 312.

²⁷ Du Vernay Boucauld au roi. 19 août 1681. — MAE CP Hongrie t. 6. fol. 97.

et toutes sortes d'avantages aux Mecontens pourveu qu'ils veuillent estre joints pour toujours et reunis à la Transylvanie. Il n'y a aucune apparence que les Mecontens veuillent escouter ces propositions et ils se resoudront plustost à accepter celles de l'Empereur que de devenir sujets du Prince de Transylvanie . . .»²⁸

En plus, comme le marquis de Vitry l'avait appris,

«La Porte est fort mal satisfaite de la conduite du Prince de Transylvanie dans cette dernière campagne. On luy a depesché un courier chargé d'une lettre du Gr. Vizir qui mande à ce Prince qu'il faut qu'il rende compte des raisons qu'il a eues de se retirer de si bonne heure dans ses Estats et d'avoir abandonné le siege de Zatmar sans ses ordres. Cette declaration de la part du Grand Vizir allarme fort la Cour de Transylvanie. Le Prince a fait venir Teleki aupres de luy et on doit sur cela tenir un grand Conseil de tous les principaux de Transylvanie.» [Il s'agit de remplacer Apafi par Thököly] «Ce que je scais de positif par le sieur Nemessany c'est que le comte Tekeli entretient une parfaite correspondance avec les Bassas de Bude et de Waradin, qu'ils sont ses amis particuliers et qu'ils luy ont rendu et rendent encore tous les jours à la Porte et aupres du Grand Vizir tous les offices imaginables et qu'ils n'ont rien oublié en mesme temps, pour perdre le Prince de Transylvanie . . .»²⁹

Vu les problèmes et les conflits des Hongrois et des Transylvains, la méfiance envers les agents français, Thököly essaye prendre des rapports directs,

«Les nouveaux deputez des Mescontens . . . se plainquirent qu'Abaphy ne pensant qu'à la paix de la Porte avec l'Empereur retenoit l'argent que Vostre Majesté leur avoit destiné, et que Du Vernay Boucaut trop credule ne penetrait pas dans les mauvaises intentions de Teleky Ministre de Transylvanie. . . Ils ont ajouté qu'ils recevroient ses graces plus infailliblement si Du Vernay Boucaut sortoit d'Albe-Jule pour demeurer sur la frontiere de Pologne, afin d'en oster la connoissance au Prince de Transylvanie.»³⁰

Les problèmes notés par Roger Akakia dans le mémoire cité ci-dessus, sont réels. La Transylvanie avait des intérêts différents de ceux des Mécontents. La possibilité de recevoir l'assistance du roi de France par l'intermédiaire d'un contrat entre la France et la Transylvanie, était réelle jusqu'au moment où des troubles survenus en Hongrie servirent les vues politiques de la France. Après la paix de Nimègue, la politique de Louis XIV envers la diversion de Hongrie est changée. Le contrat interdit aux parties d'assister des diversions dans les États de l'autre. La Transylvanie, comme État indépendant, n'est pas compris dans les clauses, ainsi la politique extérieure de Louis XIV n'a d'autres chances que de poursuivre, si l'occasion s'en présente, l'assistance secrète du comte Thököly. Le rôle toujours plus important du jeune comte est enregistré dans les relations depuis un certain temps déjà, mais à partir de 1680, les rapports avec la cour de Apafi deviennent presque entièrement formels. Toutefois il faut voir que le principal but des Français était de ne conserver que quelques liens avec le mouvement hongrois pour une utilisation éventuelle dans l'avenir.

La carrière de Thököly offre certaines possibilités surtout en 1682. En 1681, la cour impériale décide de convoquer la diète hongroise à Sopron. Ce qui montre l'importance grandissante du mouvement kouroutz et de son

²⁸ Guilleragues au roi. 5 décembre 1681. — MAE CP Turquie t. 16. fol. 309—310.

²⁹ Vitry au roi. 5 décembre 1681. — MAE CP Pologne t. 69. fol. 669.

³⁰ Guilleragues au roi. 14 janvier 1682. — MAE CP Turquie t. 16. fol. 328—332.

chef, le comte Thököly, c'est que ses députés y sont également invités, et peuvent exposer, comme les autres délégués des comitats, leur gravaminas, c'est-à-dire leurs plaintes contre la politique de Vienne, avant tout en ce qui concerne le libre exercice de la religion. Malgré tout effort, ils n'obtiennent aucun résultat, par conséquent la campagne militaire reprend le printemps suivant. Les succès en sont prometteurs pour Thököly,

«Mr. Du Vernay Bouccaut . . . me mande qu'on pense à eslire le Comte Theökeöly souverain de Hongrie, et je luy communique une pensée chimerique d'obliger les Mescontens à faire un traité avec les Polonois affin que ce pretendu souverain d'Hongrie avec les secours que le Roy pourroit luy donner peust estre en estat d'ambarrasser l'Empereur et d'oster l'envie aux Turcs avec lesquels il pourroit faire un traité de s'estendre dans la Chrésienté. Il me paroist que la noblesse de Transilvanie n'est pas fort contente du Prince et qu'elle ne consentira pas aisément à la domination des Turcs.»³¹

Ces succès mêmes ont certainement en partie favorisé la déclaration de la réunion de Strasbourg à la France, détournant l'attention et les forces militaires de l'empereur de l'Occident. Thököly lui-même devait aussi avoir conscience de l'occasion favorable, ses félicitations à Louis XIV en témoignent. Malgré tout, les promesses qui lui furent faites n'ont jamais été tenues.

Après les victoires de l'année 1682, Thököly reçoit du sultan l'aigrette, le sabre et la masse d'armes, il est déclaré roi de Hongrie. Mais roi de Hongrie par la grâce du sultan! La Porte prépare la grande guerre, Apafi, d'abord contraint d'aider les troupes de Thököly, ne peut non plus rester neutre dans la campagne turque. Le nouveau roi, ou plutôt comme il s'est fait appeler, le prince de la Haute Hongrie, tout comme le prince de Transylvanie sont obligés de se joindre au camp turc. Tous deux essayent de trouver le moyen de s'abstenir, et surtout d'éviter les combats contre les troupes de l'armée chrétienne. Thököly poursuit des négociations avec le roi Sobieski, la correspondance dure jusqu'en août, le roi de Pologne, de son côté fait de son mieux pour une médiation couronnée de succès entre le prince kouroutzset la cour impériale.

«On m'assure que le Roy de Pologne agit puissamment aupres du Prince Tekely pour le porter à un accomodement avec l'Empereur, s'engageant dit-on à la garantie.»³²

Correspondance cette fois sans résultat, pourtant des rumeurs continuent du ralliement éventuel des troupes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie.

«Il est arrivé cependant ici un député d'Abaffi qui raporte que son Maistre est obligé de joindre les ennemis avec quinze mile hommes, mais qu'il promet qu'on ne doit point les craindre, ny ses troupes ny les Moldaves ny les Valaques . . .»³³

«Les Turcs ayant fait rejoindre les Mescontents et mesme les Moldaves, Valaques et Transilvains qui avoient traité en argent pour s'exempter de venir à cette guerre, ont esté contraints d'y marcher, et presentement ils sont à portée de joindre l'armée ottomane quand le grand Visir voudra ce qui fait clairement voir qu'il veut soustenir le siege jusqu'à

³¹ Guilleragues au roi. 4 avril 1682. — MAE CP Turquie t. 6. suppl. fol. 133.

³² Du Vernay Boucauld au roi. 15 mai 1683. — MAE CP Hongrie t. 6. fol. 606.

³³ Rapport du 4 septembre 1683. — MAE CP Autriche t. 55. fol. 304.

la dernière extrémité. . . Il y a ici un envoyé de Moldavie qui assure l'Empereur à ce qu'on publie que dès que son armée attaquera les Turcs, que les Moldaves, Valaches et Transilvains se rangeront de son côté. On dit la même chose du comte Tekeli, mais je crois que l'on ne fait courir ce bruit-là que pour empêcher le Turc de s'en servir, en les rendant suspects au Grand Visir . . .»³⁴

La défaite de l'armée ottomane sous les remparts de Vienne entraîne le déclin du mouvement de Thököly. Ses relations françaises sont réduites à une correspondance de politesse, sa captivité de Várad en 1685 disperse définitivement son mouvement. Lors de son émigration en Turquie il essaye sans succès de reprendre ses rapports français. Ce n'est que le début de la guerre de liberté de François II Rákóczi, qui éveille à nouveau l'intérêt de Louis XIV pour les affaires de la Hongrie.

³⁴ Sebeville au roi. 7 septembre 1683. — MAE CP Autriche t. 56. fol. 78.